

lapageblanche
juillet/août(2002)numéro(21)

L'homme est né

L'homme est né.
Il a poussé un cri de pleurs poignant de joie.
On a pu l'entendre dans la ville bruyante
On a pu l'entendre
dans le silence profond du désert.
On a pu l'entendre malgré le tintement de l'argent,
malgré l'opposition invincible, malgré l'indifférence,
malgré le gargouillement de l'estomac,
malgré les ventres pleins,
malgré le sifflement de vipère de la mine,
malgré la décharge du peloton d'exécution,
malgré les avertissements, malgré la désespérance,
malgré l'amour-propre, malgré l'inaudition.
Il est né et il a nié tout ce qu'il a voulu nier.

Auteur anonyme tchèque

Traduction : Hana Kubickova
(<http://www.volny.cz/yibra/mainfr.htm>)

La littérature sur la littérature

Plus ou moins... savamment..., on s'est toujours disputé sur le statut de la critique littéraire... On a tant discuté que le sujet est devenu aujourd'hui presque impossible... Au moins d'un certain point de vue... Qui aurait encore le courage de nous dire que ce discours de second degré est d'abord un... art, et seulement après une méthode, voire une science ? De même soutenir la thèse contraire, qui affirme le caractère scientifique de la critique, n'est pas si facile à faire. Il n'est pas dépourvu d'élégance d'affirmer de nos jours, après que la maladie de la scientificité du discours critique s'est fanée d'elle-même, que la critique littéraire est une pure science.

Dans les années soixante, à la suite de... l'impérialisme structuraliste, une idée a enflammé les cerveaux de ceux qui étaient impliqués dans la manipulation des objets littéraires : il suffisait d'apprendre des « grilles » de lecture, le jargon des... théoriciens à la mode,

etc. pour que tout un chacun devienne critique littéraire. Le talent n'avait pas de place dans cette formule ou, en tout cas, il avait une place très marginale...

Ce mouvement a constitué, en fait, la *démocratisation* de la critique : dès ce moment elle devait être à la portée de tout écolier lauréat. Auparavant, être critique c'était d'abord une question de vocation. Avec les structuralistes, on pourrait croire que c'est une question de vocabulaire. Une discipline qu'on apprend en fac ou dans d'autres... ateliers. Une longue intimité avec les oeuvres, sédimentée pendant des années et des années d'exercices et de méditation ? Les doutes ? Le droit à l'erreur ? Le droit à la contradiction ? La subjectivité assumée ? Tous ces apanages de la... vieille critique paraissent dans le nouveau mouvement des trucs obsolètes, pour romantiques attardés... La recherche littéraire était entrée, nous disaient les nouveaux mandarins, dans une autre ère... Et la recherche littéraire a commencé à avancer d'actant en actant, de métatexte en métatexte, d'intertextualité en intertextualité, d'architexte en architexte, de paratexte en paratexte... Pour qui n'a de talent, cette manière de pratiquer le commentaire littéraire, à l'aide de formules, avec un vocabulaire rébarbatif, etc., devenait très convenable.

Sans doute, la littérature emploie un système de signes et ça donne du travail à une science. On peut trouver justifié, de ce point de vue, le « style » démonstratif et le jargon scientifique. Une seule chose nous empêche de croire en une telle conception : cette science littéraire a promis de relever le spécifique de la littérature, ce qui fait la différence entre un texte non littéraire et un texte littéraire, autrement dit la « littérarité »... Or, les résultats nous montrent tout autre chose. Ces schèmes que nous proposent

les poétiques, les rhétoriques et tous les autres, ne relèvent pas de la « littérature », ils peuvent être appliqués avec une égale diligence aux textes littéraires et aux textes non-littéraires (aux textes publicitaires, par exemple, pleins, eux aussi, de figures, comme n'importe quel texte artistique, mais qui pour autant ne sont pas quand même de l'art...)

Et alors ?

Je ne prône pas le retour au romantisme d'autrefois... (A vrai dire je ne prône rien... Prôner, c'est pas la posture qui me convient... Et je n'entre pas dans les détails d'une discipline bien trop compliquée pour l'épuiser en quelques mots.)

Je ne soutiens pas non plus la scientificité tant louée de cette littérature sur la littérature.

Je crois simplement que c'est possible que les gens de lettres échappent un peu aux pressions concertées, professionnelles, sociales, de la mode, etc. ; que sous toutes ces pressions réelles peut apparaître, même qu'un peu, la substance de l'individu, l'entité de celui qui lit, qui écrit, qui parle... Qu'on peut marquer l'action individuelle... Laisser voir au moins un coin de cette folie que donne la conscience d'être seul avec sa mort... Voir le fil d'herbe qui hisse sa tête parmi les dalles de béton armé de notre siècle... Parler des livres dans le langage le plus simple possible – y a-t-il plaisir plus grand dans un monde touffu de barbarismes... ?

Constantin Pricop

lapageblanche

juillet/août(2002)numéro(21)

simple poème 03

L'homme est né
Auteur anonyme tchèque

éditorial 04

La littérature sur la littérature
par Constantin Pricop

poètes de service 06

Serge Creppy 06
Guillaume Vivier 10

moment critique 18

La subversion des genres
dans le *Registre à Poèmes*
de Raymond Queneau
par Jean-Pierre Longre

poètes du monde 26

Jack Spicer
par Hervé Chesnais

non poésie du monde 30

Téléculture
Dissertation légère et enlevée
par Ludovic Bablon

séquences 32

Llama donante
par Santiago Molina
Tableaux d'une exposition
par Santiago Molina
Allégories
par Marcos Winocur

signes sur la page blanche 36

par Constantin Pricop

e-poésies 40

Janeck Scrive Loyer, Stéphane Méliade, Hervé Chesnais, sonneur, Constantin Pricop, Pierre Lamarque, Mireille Seassau, David Daurat, Üzeyir Lokman Çayci.

S o m m a i r e

p o è t e s d e s e r v i c e

Blancheur, vérité de l'invisible, c'est ainsi que nos deux nouveaux invités, Guillaume Vivier et Serge Creppy, expriment leur conviction. Ils disent que... toute poésie est une petite plante nouvelle, étrange et belle, capable de croître dans une réelle plénitude sur son sol... la page blanche.

Pierre Lamarque

Serge Creppy

« Il s'agit d'un recueil de textes en prose, plutôt courts, dont le traitement elliptique et la « blancheur » laissent au lecteur la plus totale liberté d'interprétation des ambiances et des propos. »

Serge Creppy

La ruine de Peter K.

(extraits)

Je fuis avec quelque chose comme mes bras et mes jambes qui désertent à eux seuls tous les sentiers, et font voler la poussière loin derrière...

Une armée juste, efflanquée, toute passée par la lame, au fil de l'épée, aux barbes dures, aux mentons souillés, au grand vent, sur la terre ouverte et plate, à la guerre. Comme à la guerre !

Plus tard comme une feuille qui ne lui a pas survécu, elle s'est éveillée comme changée, comme transportée dans un autre monde, et c'était sa prochaine existence.

La peau avait changé la lumière, la fine pellicule amère dessus, était ôtée aussi... rien que l'air et la pluie du monde.

Tu as donné de ton nom la seule chair respirable, le grain entier et je cherche à ta bouche le pendant de ton corps.

J'aime le loup car il m'aime comme un frère.

Il aime ma chair, mon sang comme moi - même.

Je reste en la compagnie du loup, parce que le loup est l'ami fidèle de l'Homme, qui ne le néglige pas, qui lui apprend à pleurer, à rire, à harceler l'ennui d'un regard fier et discret, qui est comme lui le premier et le dernier. Hermann serait content.

Rang planté d'arbres, de résistance, de corps de résistance ; incline-toi à penser ta force.

Rang qui diminue, décroît, et quand il s'est éteint, perd l'heure au sens exact.
Un verre de compassion.

Rien ne pousse plus ; rien que l'herbe sombre, et sur le temps de la saison rien qu'un maigre ruisseau, sans fond, sans personne pour boire ; alors j'ai pris un peu d'avance, un peu d'air en plus avant que l'heure ne sonne.

L'ivresse de tuer ne s'est jamais déviée de son visage, a coulé drue pendant une heure par le coude, jusque sous le cadre du tableau qui suintait. Plusieurs vis à écrous ; le sol humide juste à l'endroit ; les fixations... droites dans le mur.

Quand suis - je ? Qui viendra ? Je ne m'en parle plus. J'ai la quantité juste exacte de lueur pour tenir jusqu'à demain. Il pleut des cordes. J'ai du pardon en retard, je sais que je dois, je me souviens... pardon.
Avant que ça reparte, je peux dire adieu à mon avance de quelques jours.

Vivre qu'ils auraient perdu, " tâcher de là-bas..." amène avec ta retenue le halo blanc qui descend, qui a main lui sur l'orage et les arbres.

Ce verger de fulmination, de fruits si tendres et tendus à maturité vers ce grand jour de demain, comme souvent la patience, les Adieux avec force oubli et force vent et la nappe claquant sur le fil, dehors, dans le jardin.

Tu décris par traits ce que tu vois, ce qu'il y a de l'autre côté d'ici . De l'autre côté qu'est - ce - que tu vois ? La mer lisse, une prairie, le flan abrupt d'une montagne ? Moi, je ne vois rien, je bois tes paroles, je contemple tes mots, je rêve miraculeusement de ta description.

J'ai une lettre qui ressemble à la montée des pas lentement dessinés dans la neige, où marchant tout le jour tu as fini par faire dire au froid que tu avais gagné. Demain je relirai cette lettre et j'apprendrai encore ta victoire.

[...] Après quoi ma lance sera tellement courbée, qu'elle ne pourra plus faire de mal à personne.

L'acier fond normalement comme neige au soleil dans ce four, mais ma lance s'est simplement courbée, recroquevillée en spirale, comme la langue du papillon.

Ogive de vitres, dans la solitude le silence, la respiration, le ventre enflé des montagnes, hérissé de sapins, l'hiver entré dans nos têtes par nos yeux et par les maisons.

Tu m'as dit un jour de t'envoyer
une carte qui n'ait pas rougi au
soleil, dans une enveloppe que j'aurais
soigneusement cachetée de ma salive en
passant doucement ma langue dessus.
Je l'ai fait. Tu ne l'as pas reçue...
C'est étrange. Je t'ai écrit une carte. Le
reste n'a pas d'importance.

Moi j'avais passé ma journée à lire
et à ànonner bêtement, l'air pensif
des hommes que l'on dérange partout,
j'avais même pris la ride affreuse des
crâneurs, on dit aussi « gens bien ».

C'est lorsque que l'on s'égare que l'on
s'attend à voir la mer, peinture « ultra »
de nos adieux.

Ce sont des choses qui sont passées
entre nous. Dialoguées par le vent,
dialoguées par la vie. Mûres, finies.

Elle arrive, elle a dit qu'elle savait,
qu'elle connaissait l'endroit, qu'elle
avançait vers la date, pour l'heure,
qu'elle savait.

Ce sont des choses qui sont passées
entre nous. Dialoguées par le vent,
dialoguées par la vie. Mûres, finies.

La chance de ce bonheur est intacte
dans la pluie de cactus énormes qui

tombe comme cet arc-en-ciel de mains
ouvertes et pieuses attendant l'ennui
et la ruine des sabliers, la poussière, etc.

Je t'écris de la colline aux immortels
que j'ai choisie pour son écho. De là
j'égraine à grosses poignées le temps
d'une vie.

Maintenant que tout arrive, tout est
si pauvre en nous, les couleurs, les
collines, les noms même des précipices,
des ancêtres, anciens mangeurs de
récifs, la main fine, la langue
rocailleuse.

Bien entendu, il y a encore des gens qui
viennent, qui vivent, qui rêvent, qui ne
savent pas... mais ils arrivent.

Il y a en effet des sources qui ne
dériveront ni d'ici, ni des bras que tu
tends vers ce point vulnérable de mon
cœur, où j'ai caché ma joie.

Ainsi donc, de quel répertoire penses-tu
parler, maintenant que ton bras a tiré
assez fort pour t'amener à hauteur des
poulies ; rien n'est changé, rien que
hachuré par endroit, comme la veine
meurtrie par ce négligé jeté par la
fenêtre fermée, façon ange... plus pâle
que jamais.

Ni cette vie, ni une autre, ni aucune
dans le genre, car se supportent-elles
ensembles, se suffisent-elles seules,
est-ce une raison – de force ?

Dans le grain qui lui servait de force il a mis vingt ans de sa vie, et a semi - versé le tout sous le jour de sa porte, pour que l'on voit sa tristesse couler de bord à bord, comme par images.

A ce jour la rumeur s'est élevée
deux fois pour aggraver mon cas, la rumeur... !

Sans cette brève éclaircie chez toi, il semble que tu n'aurais pas vu la seule chose qui demeure faite depuis entre vous : écran – effort – goût

Autrement dit je n'étais nullement intéressé sans quoi j'aurais présenté ma main, comme ceci...

Point. Arbre magique.
Touche ma bouche.
Point. Souvent des mots dits, de terrasse à terrasse, de tête à tête, de main ferme contre le ventre, contre le vent la première entrée.

J'ai battre, j'ai ouvert, j'ai pris, j'ai pensé que j'avais raison selon ma verdure qui jette racines et pointes à l'envers

Son aide est tombée franche comme un couperet et a détaché l'avant de l'après... le geste, de l'intention.

Voici ma langue, celle que tu parles en descend. Je te dirai quand tu pourras accroire à nouveau. C'est un long chemin. Bientôt.
Viens à penser l'inconsistance, la mer donnée ; grande chambre l'ombre sur plusieurs paliers, arborés et pleurants.

Il a neigé dans ses mains, je l'ai essuyée et ensuite je l'ai fait tourner ; j'avais passé tant de temps à lui décrire ce ciel qu'il a bien fallu lui montrer... Au sol ? C'est un peuplier cette lueur.

Des promontoires, des guirlandes, le monde allé dîner ; rien que l'assemblée du silence, rompu des battements d'yeux. Ici, donné à voir, la règle de l'eau, l'écoulement incessant sur les choses, le suintement des habitudes, lentement articulées, très longuement connues.

Afin que quelque part quelqu'un trouve ce message je prends sur moi d'endiguer le fossé qui se creuse sur la rive que je partage entre autre avec tous les « miens »

C'est un emprunt décent à la beauté... or jamais plus jaune que la mer je ne fis ce voyage à contre - sens du soleil, où enfant de peau sombre je suis.

Serge Creppy

Guillaume Vivier

« Je loue la consistante vérité de l'invisible qu'en substance les sens de poètes font percevoir et ressentir. je préfère écouter, plutôt que le syncrétisme crétin des faux poètes, les oiseaux chanter, et les enfants s'extasier d'un désordre chez les fourmis. »

Guillaume Vivier

Poésies

La fin des poupées

Il y a
Le tremblement d'une étoile de jeune fille
A la tentation
Farouche
Qui évite et suggère !
Se détournant d'une épaule d'offense

Comme interdit de jouer !
Comme interdit de jouer !
Comme comme

Pour jouer

Son regard brille derrière le masque
Pour examiner anxieuse
Le cri à venir

Foire purifiée

Réflexion sur les porcs

Elle passe
Pigmentée de malice
L'air de rien
L'air de tout

Tous les gros porcs,
Les crapauds humains, les charcutiers
décérébrés
Bandent, fantasment, espèrent
Débilité majoritaire

La braguette est ouverte
Mais pas pour le voyage
Connards à costards
Au sourire de Ricard
Eux qui s'emmerdent
Comme bonne colique
Le ventre luisant
d'un faux gâteau de Noël

Elle est pour moi les gars
Sachez que je fraîche
Que la jeunesse n'a pas d'âge
Que la jeunesse est plus forte que le temps
J'ai des ailes
Je suis léger
Je laisse les cimetières en route
J'ai pas les jambes de glaise
J'ai l'âme libre
Je n'crains pas l'idéal, la lumière

Elle repasse
Le jeu va éclabousser nos visages
Nos ventres rieurs calabouc, ostrapel !

Soleil au ventre

Je me nourrissais de ma propre essence
 Regardant les hordes
 Tourner en leur humus
 Comme des cordelettes vides
 Je ne pouvais vivre la troupe
 L'ampleur de leur mort
 L'absence de leur
 Confirmait mon absence
 J'irrigue les déserts qui brûlent ma chair
 Je retrace mes pas vers l'origine sauvage

Joie fautive

Il y a le frémissement
 D'une fleur de jeune fille
 A la séduction
 Fièvre
 Qui évite et suggère

Détournant une épaule d'offense
 Derrière son masque
 Pour examiner...

Songe abusif ?

Elle avance en cache-cache
 Pleine de faims curieuses
 De petits tourments qui consomment
 Des petites voies particulières
 Son air faussement détaché...

A t-elle déjà été fouillée en abondance ?

J'ai les veines accusantes de cro-magnon
 Enivrer jusqu'à battre du corps
 Je veux ses reins fougueux battre
 la chamade
 Et ma bouche reposer en poire blanche

A vos énormes conclusions d'épiciers

Je réponds
 Menteurs ! enculeurs d'émotions !

A vos fausses amitiés
 Je dis
 Chimérique pour bovins !

A votre
 léthargie climatisée
 je réponds de notre pas universel
 qui foule sables, et terres

Nos veines, nos nerfs sont emportés
 De songes brûlants, d'espoirs embrasés

Vous savez qui nous sommes
 Nous savons qui vous êtes !

() *bla*

Je vois les chemins où se meuvent
 tranquilles

Les simulacres
 Les esprits calcaire solubles pour
 les musées

Le profil des tableaux de foutaise
 immenses et vides

Leurs yeux d'huîtres de vernissages
 gare

Il n'est pas arrivé le yod des crucifiés
 C'est un grand espace de mer sous
 l'escalier

Abysale

il faut partir un jour au firmament bleuâtre
dans les profondeurs de l'activité cellulaire
aux encres inconnues
charmes anciens, antiques ivresses
La bouche d'un rêve
à tirer à blanc

Isme

Ne tuons pas nos maîtres
Mais enlevons
La graisse ---- des canards humains

Les chevelures de déesses
Ne doivent pas ----
Sentir----
la transpiration
des cigares éteints
ustensiles de popote

ne mutilons pas nos idoles
Qui marquent !
le comble du feu

L'homme canard
Vit seul
Il a juste l'impression

L'impression ----- l'impression

L'évangile selon sainte tania

Elle danse
Saoulée de désir
Dans le bar flou
Devant les yeux ballonnés des buveurs
Qui fendent des ballets de gaz !
Des pantins pour demain

Elle effleure les fantômes
Fumant les chants
Bénissant le bar
D'ondulations de lunes
A divaguer, s'évaguer.

Puis au matin s'astrabule, foliole
A la dérive flottante
Aux caresses d'un amant de passage.

Lettre

Elle cherche des bites énormes
Des équipages pour son gouffre
Des spéléos, léos, dadas, gourdins,
courgins

Mais elle est mon amie
Un cœur tendre,
Un cœur tendre
La noblesse sans gouvernail

Gaëlle

Elle ne marche pas
 Elle glisse comme de l'eau
 Une douceur de pétale sur le visage
 Dans les gestes, l'étonnement
 d'une jeune bête

Les yeux embués de mystère
 Impression de sacré
 Force nue épurée
 Le regard lointain
 D'une île

La vacherie

Le grand troupeau bâillonné
 Au cri de slogans clapotants
 Défile bovin dans la ville

Un gosse
 La cape de ses rêves à l'œuvre
 Aspire la cuvette du temps
 Rit comme un oiseau ivre et fou
 Bise un faisceau de lune
 Qui monte au ciel comme un ballon

Artifesse et blasphème

Chasser les cons au bord du sans demain
 Dormir sur le croissant lunaire
 entre des jambes en exil
 être Alpiniste de l'absurde
 Chevauchant les tourbillons enfiévrés
 des troubles

Est-ce que je dis quelque chose ?

Les sauveurs assassinés

La foule aveugle se mouche
 Dans nos rêves abusés
 Nos anciennes peurs, nos forêts d'enfance
 Dans la fente profonde de l'espoir
 La trace secrète du futur
 « »
 la résistance cherche la clarté
 pour attendre
 le mot qui délivre

***Des proches et des absents,
déserts et absolus***

Se débarrasser de ses dernières chaînes
 Pour lever les voiles

écrire le manifeste de la soif de vie
 Faire souffler la tempête

Aller à la quête des sources cachées
 Bleues,
 Noires,
 Perdues dans les pierres

Un air de large

L'œil bleu,
d'abondants cheveux noirs
Un sourire de malice.

Assise sur une pierre
Elle n'est plus un être
Mais l'harmonie de lune
Le bercement galbé
La chaude échancre

La fatalité veille sur la pierre
Tout est en ordre
J'écoute dans l'oreille de l'espace
L'embryon de l'éternité

Etre indélébile

J'écris un narcisse volontaire
Afin
De
Ne
Pas
Imploser

Je vois aux quatre coins des fausses racines
Du bla-bla mystique
Dans une orgie d'encre

Je cherche mes diables engloutis
Les mers intérieures de mon cri

Même si c'est parfois long
Même si c'est parfois seul
Quel qu'en soit le prix

Faïlle 1

L'harmonie est indocile
à la mort commune

serein qui peut éprouver hautement
Après avoir crié
Arroser la douleur
La vie !

Il faut jaillir dans le don

Il s'agit d'une chanson
D'une mémoire inimaginable
!!! La curiosité !!!

Aucun homme libre ne percute son temps
Il apprécie

L'homme libre ne profane pas
le panorama actif

Ce matin là plus que les autres

Le jour venu
Heurtant la clarté
Ma gaieté de rescapé frôla ses formes
de poires têtues

Mes doigts flottaient dans la steppe
mouillée

Pénétrant de caresses
Sans mailles apparentes
Chevauchant l'éther des frissons
Jouant avec les pigments
Dans les tourbillons d'un manège sans fin

Les sentiments diffus de nos chemins
Posés sur l'échiquier
Comme le mirage jaune des rêves
abusés !
Où l'alerte frémit en sourdine !

(.j.a.d.i.s d e m a.i.n.....)

Ils s'accrochent au transistor
 En quête de nécrologie
 Chantant d'une voix ivre
 Une chanson d'hier
 Les lèvres et les doigts
 Gorgés de sang bleu
 Le corps mou
 Le cœur fatigué
 Les faux rêves piétinés
 Les faux rêves encore piétinés

Et puis il y a Brel qui siffle comme un
 oiseau

Griffer le sable

L'une se déshabille
 A la lisière de l'eau enlevant son voile
 diaphane
 Une autre danse
 Angelette instinctive
 Bleu de lueur des yeux de l'eau
 Une autre encore juste en culotte
 Dans un hamac
 Une marchant en escarpin
 au bord de la mer
 Une autre, une autre
 ! Une autre !
 Je ne perds rien
 J'observe
 Le crépuscule
 Les éclabousse de rayons de pleines lunes
 Bâtissant les souvenirs de mon enfance

Méditation

Elle est de l'harmonie des beautés
 Dont la force remonte au temps des rêves
 Sa langue flotte à tout corps
 Butinage Authentique
 Elle est pétrie des sens de l'univers
 D'un passé qui gomme les rides
 Comme le plus clair de moi-même !

On a souri à notre expérience
 Primitifs, histrions, témoins
 Comme d'autres avant
 D'autres après
 Dans les secrets du mouvement du temps
 L'encre apporte une autre histoire
 Assez forte pour me supporter
 L'encre coule quand je distingue à
 nouveau son visage
 Dialoguant avec le vice
 Sous son manteau de poil

marionnettes

Fleur éclatée
 Sous les aspirations
 Les yeux fermés attrapent la vie
 Oublient le rôle
 Pour la révélation
 Le poète en magie
 Secrète
 plus de sensations que d'opinions

Gigitte

Le cœur comme un tambour
La clope pas loin
Rire nerveux, monologue,
masturbation, dégueli
Gigitte, bloblotte
Sueurs froides sur le front
Pensées délirantes
Mains tremblantes
Ventre barbouillé
Boules de nerfs dans le sang
Il faut rallumer la chaudière
Pour ne pas mourir de peur
Glou glou OOOO

O

O O
O O
O

Resoif !
Ça brûle aux tripes
Cogne au cœur
Coupe le souffle
Et la peur, la peur
Le regard laiteux «jouit» au mal
A boire et la dose !
Le barman siffle,
Moi, je bois.

Allergie au coma

J'en veux à tout à rien
Aux immobiles
Qui planchent salon !
Aux lâches au bord des huiles

l'homme je l'aime
enfourcheur de lunes
Polisseur de dunes
De poules au pot

Qu'importe d'ailleurs !
J'aime les élucubrations fertiles
parsemées le long des chandails
Des angelettes

jusqu'aux dernières gouttes

Marie

Je suis loin de la messe des rats Marie
je regarde notre histoire et ne vois
que beauté
je danse m'éjecte de la camisole
je danse sur le fumier du monde
avec toi traversant gouffres et fortunes
jusqu'à la folie
jusqu'à l'éternité

Créature

Elle monte les escaliers buttes
 Chaumont devant moi
 La jupe au vent, une culotte égoïste et
 pleine d'amour
 Un déhanchement de soie

Je m'enivre en secret sous le masque
 Esclave consentant de mon présent
 ??? Qui est-elle ???
 ! ? Je ne peux pas toutes quand même ? !
 j'ai envie de passer mon visage ivre
 sous sa jupe
 Comme une bêtise d'enfant
 en buissonnière !

Elle monte avec le temps, le sien, le mien
 Elle monte avec tout le temps
 Elle part avec et sans le mien

Il faut que je fasse quelque chose pour

Pas d'écorchures de souvenirs tombées
 à l'eau ooo

Plus d'ombre à la dernière marche
 Le soleil éclate
 Elle va p-a-r-t-i-r
 Avec sa...ses...son...
 Sa culotte apparaît une dernière fois
 En plein jour
 Me consume

Dans la lumière du présent
 Le temps urgent
 Entraîne son déhanchement

Et moi, j'ai l'âme d'un vent d'escalier
 Une promesse ?

Finale^{ment} colline

Trouver la patrie spirituelle
 Marcher, avancer
 Avec force dépouillée des bruits inutiles
 Des guerres d'épiderme
 De la foule

Le cœur n'est pas un désert
 Pour entendre
 Idiots et faux pianos
 Eclaboussures dilatées

Etre chien fou
 Chien essentiel
 Jaillir d'un drôle de soleil
 Dans le silence
 D'une sculpture abstraite
 Aux lèvres épaisses
 Comme une mer !

S'asseoir sentir la musique intérieure
 Du désir, des restes de désaccords.
 Porter chaque époque
 !----- !
 accrochés à des virgules
 des ponctuations en folie
 à s'aveugler, se crucifier
 raison sacrée

Guillaume Vivier

p o è t e s
 d e s e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

La subversion des genres dans le *Registre à Poèmes* de Raymond Queneau

Dans une « Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes », Raymond Queneau dit qu'en écrivant les *Exercices de style*, il a voulu « décaper la littérature de ses rouilles, de ses croûtes »¹. Le moins qu'on puisse penser est qu'il a, en tout cas partiellement, atteint ses objectifs : son œuvre est souvent décapante, et participe au grand blanchissage qui depuis le surréalisme nous permet de considérer le lieu commun littéraire (en particulier poétique) sous des angles nouveaux.

Dans la même « Conversation », le même Queneau déclare : « Je n'ai jamais vu de différences essentielles entre le roman, tel que j'ai envie d'en écrire, et la poésie »². Il a à plusieurs reprises proclamé en substance que la distinction des genres est artificielle, et il s'est toujours efforcé de mettre en œuvre ses proclamations. Ses romans, notamment, sont construits plus ou moins explicitement selon des structures savamment et arithmétiques préétablies (nombre de chapitres, retours de personnages, « rimes et situations ») qui

les rapprochent nettement des poèmes, à formes fixes ou non.

Mais puisqu'il s'agit là d'étudier « les genres insérés dans la poésie qu'il sème çà et là comme tout un chacun », Queneau, héritier des classiques, rappelle ceci : « La poésie a été, pendant des générations, l'art d'arranger les mots selon des sonorités et des rythmes précis, le tout ayant un sens »³. Voilà qui, tout en maintenant le « mystère poétique » qu'il définit comme une « communication profonde »⁴, laisse la place à tous les sujets possibles : « Un traité du style, des conseils à un agriculteur, des considérations sur la nature du monde pouvaient être considérés comme de la poésie »⁵.

Ainsi, la poésie quenienne, qui « ne se réduit pas au lyrisme »⁶, s'avère riche des apports de divers genres (roman, autobiographie, théâtre, épopée) combinés avec des registres non moins divers (épique, satirique, comique, dramatique, didactique etc.) et des thèmes parfois inattendus dans ce domaine (philosophie, psychanalyse, critique, physique-chimie, histoire et géographie).

Queneau ayant pratiqué les formes poétiques les plus nombreuses, fixes ou non, il n'y a pas lieu ici d'entrer dans le détail de ces formes. Je tenterai seulement, à partir de quelques sections significatives de l'œuvre poétique, de montrer comment celle-ci se nourrit et s'enrichit de genres variés qui s'y insèrent plus ou moins subrepticement, et de réfléchir sur les possibles conditions et conséquences de cette contamination, qui tend à subvertir et ainsi à relativiser la notion de genre.

¹ Bâtons, chiffres et lettres, "Idées", Gallimard, p. 43-44.

² Ibid., p. 43.

³ "Lectures pour un front", Bâtons, chiffres et lettres, p. 173-174.

⁴ Entretiens avec Georges Charbonnier, Gallimard, p. 29.

⁵ Ibid., p. 29.

⁶ "Volontés" no 6, Le voyage en Grèce, Gallimard, p. 119

La première œuvre poétique⁷, publié en 1937, *Chêne et chien*, a pour sous-titre « roman en vers ». Nous sommes d'emblée placés dans l'ambiguïté qui commandera toute la suite. Pour cette raison, je prendrai ce recueil comme point de départ, dans une perspective à la fois diachronique et synchronique.

De l'aveu même de l'auteur, *Chêne et chien*, dont le titre symbolise les deux versants étymologiques de la personnalité de Queneau, est donc à la fois poème et roman. Poème : l'œuvre, placée sous l'égide de Boileau, est en vers relativement réguliers, avec rimes ou assonances. Roman : l'œuvre, ouvertement narrative, renvoie aux origines du terme, puisque comme le *Roman de Renart* ou le *Roman de la Rose*, il s'agit d'une suite de récits en vers. Roman/poème : la narration s'accommode de variations discursives, puisque sur les trois parties, les deux premières se caractérisent par une étroite combinaison entre la subjectivité de la première personne, confinant parfois au lyrisme, et l'objectivité des descriptions et rappels historiques : Queneau place l'enfant dans la famille, au Havre, tout en inscrivant l'histoire individuelle des occupations quotidiennes dans l'Histoire collective, par exemple la guerre de 1914 :

*Le monde était changé, j'avais donc une histoire*⁸.

A vrai dire, beaucoup de recueils concilient la forme versifiée et la dimension narrative, ce qui permet au lecteur de satisfaire, selon les besoins, ses goûts romanesques et poétiques, et à l'auteur de lui glisser quelques clins d'œil entendus, par exemple en parodiant André Breton transcrivant Paul Valéry parodiant le roman :

*C'était à cinq o'clock que sortait la marquise
pour consommer un thé puis des petits
gâteaux*⁹.

Il est clair aussi que la trilogie *Courir les rues*, *Battre la campagne* et *Fendre les flots*, dont les trois volets juxtaposés sont marqués par une structure symétrique, manifeste la volonté du poète de situer son œuvre dans une logique à la fois spatiale et temporelle : un pas devant un autre, en prenant son temps, on passe tout naturellement de la ville à la campagne, et on finit par aboutir à la mer. Et l'on peut dire que les poèmes souvent n'ont d'apparence poétique que la typographie et que, dans une certaine tradition apollinairienne, c'est la prose narrative ou descriptive qui l'emporte sur le lyrisme. Remarquons au passage la prédilection de Queneau pour les ensembles trilogiques : les trois sections de *Chêne et chien*, les trois recueils successifs *Courir les rues*, *Battre la campagne* et *Fendre les flots*, et les trois parties de *Morale élémentaire*, qui placent ce dernier recueil en vers et prose dans la continuité romanesque (au moins du point de vue de la structure) des deux autres ensembles.

Mais tout se complique. Comme le suggère Boileau, le meilleur moyen de dire « ce qui ne s'est point encore dit en notre langue », c'est de raconter sa propre vie. Queneau, après avoir cité son illustre ancêtre en exergue de *Chêne et chien*, suit ses conseils. La première partie du recueil évoque ouvertement son enfance, de la naissance à l'âge étudiant; la seconde répond à la première, commençant par une mise en doute de la validité de l'autobiographie ouverte :

⁷ édition établie par Claude Debon (Gallimard, "Pléiade").

⁸ *Chêne et chien*, p. 19.

⁹ Cent mille milliards de poèmes, p. 338.

*Ma vie, qu'est-ce que j'en connaissais?
Et ta vie, toi, qu'est-ce que tu en
connais?
Et lui, là, est-ce qu'il la connaît,
sa vie?*¹⁰

L'autobiographie devient alors relation d'une cure psychanalytique, ce que l'on peut considérer comme une tentative pour pallier les défaillances de la mémoire consciente. Les difficultés de l'autobiographie directe sont donc surmontées par la complexité et l'ambition de l'entreprise : il n'est pas donné à tous d'écrire un « roman en vers » qui se double d'une autobiographie psychanalytique...

D'un point de vue plus général, la poésie de Queneau est largement redevable à l'autobiographie, mais d'une manière a-lyrique et souvent voilée; la pudeur naturelle de l'auteur lui impose une mise à distance du je par la narration. Dans les poèmes comme « Le rural » ou « Le voyageur »¹¹, le je du narrateur ne peut être confondu avec celui de l'auteur, ce qui entraîne à établir la même distinction dans les poèmes carrément autobiographiques qui courent au fil de *Fendre les flots*.

*Tout ce qui traîne sur le sable sont des
souvenirs de ma vie
j'en ai d'autres qui surnagent et j'en ai
d'autres en plongée
de ma mémoire controversable je
nettoie les coordonnées.*¹²

Plus secrètement, plus douloureusement aussi, *Morale élémentaire*, que Claude Debon a qualifié d'« autobiographie spirituelle »¹³, nous donne à déchiffrer des bribes de mémoire mêlées de méditations : « La fête finie, le visiteur s'éloigne emportant ses souvenirs. (...) Ce qu'il emporte, on l'ignore car nul ne sait prédire les tris de la mémoire. »¹⁴ Ainsi se réalise, sous une forme

poétiquement élaborée, ce que certains textes de la période surréaliste laissent entrevoir : l'affleurement de la préoccupation autobiographique à la surface de l'écriture automatique.

Nous avons vu que *Chêne et chien*, par la langue et la versification, renvoie aux origines du mot roman. J'ajouterai que la troisième partie de l'ouvrage, « La fête au village », renvoie aux origines plus lointaines des genres narratifs, c'est-à-dire à l'épopée. Puisant dans la poétique de Queneau, on peut penser que les deux premières parties, en tant qu'histoire d'un individu, représentent une odyssee, alors que la troisième, en tant que recherche collective d'un temps perdu, est une iliade. Mais une iliade travestie, subvertie, car très vite la solennité du ton tourne au burlesque :

*Elle était si grande la joie de leur cœur
de joie
qu'au dessus des montagnes il dansait
le soleil et qu'elle palpitait la terre
qui porte les moissons
Elle était si grande la joie qu'elle
jaillissait la rivière
elle jaillissait la source entre les
rochers et pissait en riant
Si grande si grande qu'au-dessus des
collines gambillaient les étoiles (...)*¹⁵,

et, suivant un principe dont les lecteurs de Queneau ne seront pas surpris, la graphie et le lexique empruntent volontiers au registre oral familier :

*Les v'là qui s'amènent pour la fête
(...)
Les voilà-t-il pas qui se mettent à jouer
Ah chopines i faut pas vous cacher*¹⁶

¹⁰ *Chêne et chien*, p. 21.

¹¹ *Bucoliques*, p. 152 et 160.

¹² *Fendre les flots*, p. 572-573.

¹³ « Queneau horticulteur », *Europe* no 650-651 (juin-juillet 1983), p. 39.

¹⁴ *Morale élémentaire*, p. 696.

¹⁵ *Chêne et chien*, p. 33.

¹⁶ *Ibid.*, p. 34.

En outre, si le registre épique n'est pas absent des autres recueils, notamment par des références à la mythologie grecque (par exemple « Phaéton », dans *L'instinct fatal*, p. 76), il caractérise au premier chef la *Petite cosmogonie portative*. Ces six chants, racontant en alexandrins la formation du monde et l'histoire de l'humanité, un peu dans la lignée du *De natura rerum* de Lucrèce, peuvent être rangés dans la catégorie plutôt rare des épopées scientifiques. Dans la plus pure tradition antique, les dieux y interviennent sous les formes vulgairement humaines d'un commerçant ou d'un fonctionnaire (par exemple), et le lecteur averti peut faire ses délices, au chant IV, d'une mémorable invocation à Vénus dont la suggestivité et parfois le réalisme érotiques ne le cèdent en rien à la parfaite révérence du ton.

S'il est un genre que Queneau n'a pas pratiqué assidûment, c'est certainement le théâtre : une brève comédie (*En passant*), quelques inédits ou ébauches... Mais l'œuvre entière est lestée d'une théâtralité dont témoignent les innombrables adaptations scéniques d'ouvrages tels que les *Exercices de style*. N'oublions pas la participation de Queneau à l'élaboration de comédies musicales (*La croqueuse de diamants*, *Le vélo magique*) dont il a écrit les chansons. En ce qui concerne l'écriture elle-même, il n'hésite pas à y insérer des dialogues de facture théâtrale, et cela dès les textes de la période surréaliste : le chapitre II de l'un d'entre eux (p. 1039 à 1042) est en majorité composé d'une conversation où fleurissent les associations de mots et d'idées dans la bouche de personnages aux noms pittoresques (Mutuel, Farine, Crou-Mou, Paire d'oiselles etc.). Plus ouvertement théâtral, dans *Les ziaux*, le poème intitulé « Muses et lézards »¹⁷ : trois scènes ponctuées par le lever et le baisser du

rideau, le départ et le retour des muses, les répliques des lézards dont chacun est caractérisé par une épithète (le lézard lyrique, le lézard musical, le lézard épique etc.), les interventions du chœur qui si besoin est assurent à cette fantaisie dramatique son unité lyrique :

*Nous lézards aimons les Muses
Elles Muses aiment les Arts.
Avec les Arts on s'amuse
On muse avec les lézards.*¹⁸

La forme dialoguée est utilisée plus partiellement dans d'autres poèmes, comme dans la section XIV des « Derniers jours » (p. 707), mais le théâtre est aussi le sujet de plusieurs textes de *Morale élémentaire*, notamment dans la deuxième partie, où la narration ouvre un champ de méditations sur le théâtre de la vie : « L'acteur saura mieux son rôle pour la scène à venir. Ce n'est qu'une parenthèse; la grande pièce ne fait que débiter »¹⁹.

Et pour ne pas nous en tenir à un début, après ce petit tour des genres narratifs formels, voyons comment l'esprit encyclopédique de Queneau le pousse à intégrer dans sa poésie les genres qui ressortissent à l'essai, autrement dit comment se manifeste, toujours suivant une tradition qui permet les audaces les plus subversives, un didactisme parfois des inattendus, en matière aussi bien scientifique que philosophique, psychanalytique ou critique.

¹⁷ édition de la Pléiade par A. Blavier, C. Rameil et N. Arnaud, signale au moins deux mises en scène de ce poème, en 1950 et 1967.

¹⁸ Les Ziaux, p. 52.

¹⁹ *Morale élémentaire*, p. 664.

Les mathématiques, et singulièrement l'arithmologie, ont toujours tenu une place importante dans les préoccupations de Queneau, et même dans sa poésie : dans le poème « Cygnes »²⁰, les chiffres et les lettres, signes et oiseaux, naissent, aiment et meurent, chantant ainsi l'histoire du monde vivant. L'un des poèmes de *Morale élémentaire*²¹ résume une journée ordinaire par des calculs qui vont de soustraction à la multiplication. Ce sont surtout les sciences diverses qui forment matières à poésie. On sait que la Petite cosmogonie portative, histoire en vers de la formation du monde, est une « épopée scientifique ». « C'est la science envisagée comme thème poétique », dit l'auteur²².

Plus étonnant encore, le poème suivant, intitulé *Le chant du styrène*. Rappelons que le styrène n'est pas le rejeton d'une sirène et d'un silène, mais un hydrocarbure servant de base à la fabrication de matières plastiques. La firme Péchiney ayant commandé un film à Alain Resnais, le cinéaste demanda à Queneau de se charger du commentaire ; celui-ci élaborait alors un texte en alexandrins classiques avec rimes suivies. Le génie ne vient pas du travail de versification, somme toute purement technique, mais du ton, qui place ce commentaire didactique sous le signe du lyrisme lamartinien d'abord :

*Ô temps suspends ton bol, ô matière
plastique
D'où viens-tu ? Qui es-tu ? et qu'est-ce
qui explique
Tes rares qualités ? De quoi donc es-tu
fait ?*²³;

sous le signe du classicisme enfin, avec le rappel discret de l'éloge de Malherbe par Boileau :

*Quand le chimiste vient qui eut
l'heureuse idée*

*De rendre ces nuées solides et d'en faire
D'innombrables objets au but utilitaire*²⁴.

Le travail du poète est d'ailleurs souvent assimilé à celui du scientifique :

*Labour poétique Labour botanique
Labour cosmographique*²⁵

Et un certain nombre de poèmes sont consacrés, d'une manière plus ou moins métaphorique, par exemple au cycle de l'eau²⁶, à la botanique²⁷, à la zoologie²⁸, à la cosmogonie²⁹, et j'en oublie... Bref, le poète, attentif au travail de ses semblables, lui-même travailleur acharné, épouse son temps et devient un véritable savant : « Les poètes (...) entreprirent à leur tour de devenir des scientifiques et d'annoncer les temps nouveaux, les temps industriels. »³⁰ Les temps nouveaux sont aussi marqués par les découvertes en sciences humaines, et Queneau, dès le récit de son enfance, convient de leur utilité :

*Je dus avoir recours aux progrès de la
science
pour me débarrasser de certaines
manies
(je n'dirai pas ici l'horreur de mes
complexes ;
j'y réserve pour plus tard cette question
complexe).*³¹

²⁰ instant fatal, p. 83-84.

²¹ P. 613.

²² „Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes”, Bâtons, chiffres et lettres p. 47.

²³ P. 241, v. 1 à 3.

²⁴ P. 243, v. 72 à 74.

²⁵ *Morale élémentaire* I, p. 659.

²⁶ *Battre la campagne*, pp. 442 et 466.

²⁷ *Ibid.*, pp. 472, 491, 504, 507, *Morale élémentaire*, p. 674.

Poèmes inédits, pp. 892-893...

²⁸ *Morale élémentaire*, pp. 635, 636, 637.

²⁹ *Battre la campagne*, pp. 461-462, 469, *Morale élémentaire*, p. 669.

³⁰ „Volontés” no 3, *Le voyage en Grèce*, p. 30.

³¹ *Chêne et chien* I, p. 7.

Plus tard, c'est évidemment la deuxième partie de *Chêne et chien*, où le roman poétique devient narration de l'expérience psychanalytique, où donc la subversion formelle des genres se double d'une subversion thématique.

Plus généralement, comme dans plusieurs de ses romans, c'est la philosophie qui parcourt et nourrit les vers de Queneau. On y voit apparaître, explicitement ou non, quelques grandes figures : Platon dans *Les ziaux* (p. 43), Leibniz dans *Courir les rues* (p. 420), Pascal dans *Battre la campagne* (p. 517), Condillac, Spinoza et Voltaire dans les *Poèmes inédits* (p. 872); plus systématiquement encore, Queneau a repris une phrase bien connue dans des « Sonnets anticartésiens », où la contrainte poétique suscite une parodie burlesque de la philosophie :

Cogiter c'est en somme agiter son ergot
(...)
Je somme donc je suis, l'addition
cogitante
me plonge dedans l'être où je dormais
*content (...)*³².

Enfin, ouvertement et manifestement, *Morale élémentaire*, dont le titre est déjà en soi tout un programme, s'inspire de la philosophie orientale, principalement du Yi-king. Après quelques tâtonnement dans « L'explication des métaphores »³³ ou dans *Battre la campagne*, Queneau semble dans son dernier recueil trouver la sagesse qui, aussi bien par la structure que par l'inspiration, repose sur une alternance de ying et du yang³⁴. La philosophie chinoise semble être la dernière étape d'une recherche que, de René Guénon à Lao-Tseu, en passant par Hegel et Kojève, Queneau n'aura jamais abandonnée. Et la préoccupation philosophique intégrée à la forme poétique, même si elle contribue à la subversion générale des genres, participe

bien d'un souci scientifique, voire d'une ambition didactique telle que l'auteur l'a exprimée à propos de Prévert : Prévert a fait de la morale, en vers et en chansons : c'est l'une des causes de sa très grande audience. Depuis Victor Hugo, le Poète n'avait pas enseigné les fables. »³⁵

« L'explication des métaphores »³⁶, poème évoqué plus haut, répond à cette volonté philosophique, mais aussi à un désir encore plus clairement formulé dans l'œuvre de Queneau : le désir explicatif. Dans les parties de *L'instant fatal*³⁷ et du *Chien à la mandoline*³⁸ intitulées « Pour un art poétique », la poésie est à la fois forme et thème, l'écriture à la fois poétique et métapoétique, les mots sujets et objets, porteurs d'une expression qui permet au lecteur d'admettre la simplicité et la complexité du discours poétique, à quelques vers de distance :

Un poème c'est bien peu de chose
(...)
Ça a toujours kékchose d'extrême
*un poème*³⁹

A côté de ces sections nettement délimitées, le désir explicatif semble démanger Queneau d'une manière assez chronique. Trois exemples parmi d'autres, au hasard des pages :

- Le troisième chant de la *Petite cosmogonie portative* comporte une longue prosopopée d'Hermès destinée à commenter le poème, et en particulier à justifier son sujet scientifique :

³² Poèmes inédits, pp. 917-918.

³³ Les yiaux, p. 65.

³⁴ Cf. Brunella Eruli: „Pour une morale élémentaire: Queneau et le Yi-King”, Lectures de Raymond Queneau no. 1, Trames, pp. 35-66.

³⁵ „Jaques Prévert”, Bâtons, chiffres et lettres p. 250.

³⁶ Les ziaux, p. 65.

³⁷ Pp. 105-111.

³⁸ P. 270.

³⁹ instant fatal, pp. 105-106..

*Au lieu de comparer les filles à des roses
et leurs sautes d'humeur aux pétales
qui volent*

*il voit dans chaque science un registre
bouillant*

*Les mots se gonfleront du suc de toutes
choses*

de la sève savante et du docte latex (...) ⁴⁰

- Le *Chien à la mandoline* est parcouru de métapoésie, particulièrement les « Sonnets » qui en forment la deuxième partie : « La chair chaude des mots » (p. 317) y est si substantielle que le sonnet, « la suprême combine » (p. 312) peut n'y reposer sur rien d'autre que sur ces mots vides de sens positif, pleins de sens poétique, et que, de même que le roman flaubertien se veut un « livre sur rien », le poème quenien peut devenir un « poème sur rien » :

*Si j'osais je dirais ce que je n'ose dire
Mais non je n'ose pas je ne suis pas osé
Dire n'est pas mon fort et fors que de
le dire*

Je cacherai toujours ce que je n'oserai ⁴¹.

- Après tout ce qu'on peut imaginer de parallèles métaphoriques entre l'eau et la parole poétique, Fendre les flots s'achève sur une sorte de profession de foi parodique, par le quatrain « Recueillement » :

*J'écrirai le mot fin comme arrivé au port
cette fin n'est autre qu'un
recommencement*

*je ne laisse pas mes poèmes à leur sort
je vais les recueillir en les bien
ordonnant ⁴².*

Il faudrait lire tous les recueils à la lumière de l'éclairage métatextuel pour en mesurer la véritable portée. On pourrait par la même occasion compléter ce qui précède en relevant plus systématiquement les tons, registres

et genres divers qui font de la poésie quenienne une sorte de mosaïque : genres poétiques bien sûr, de la comptine à la chanson, du sonnet à la satire, de l'épopée à la balade, mais aussi ce qui, tout en échappant formellement à la poésie, en tisse ici la trame : adages et proverbes, histoire et géographie, reportage et inventaire, érotisme et gastronomie, etc. etc.

Pour conclure, risquons simplement quelques remarques qui pourraient servir de point de départ à une réflexion plus élaborée sur la poésie quenienne, sur la poésie tout cours et ses rapports avec les autres genres littéraires.

Il y a certes chez Queneau une volonté de rupture; non avec le passé, la tradition, mais plutôt avec les modes. Ce qui surprend dans sa poésie, ce n'est pas tant ce que Genette appelle « l'anomalie sémantique » ⁴³ qu'une soumission consentie aux règles classiques, allant de pair avec un mélange maîtrisé des registres linguistiques et littéraires, des tons et des genres. Ce désir d'unification des genres ne se situe pas du côté de l'utopie du « Grand œuvre » mallarméen, même si les *Cent mille milliards de poèmes* participent de la volonté commune à beaucoup d'écrivains de créer le « Livre », celui qui pourra satisfaire l'ensemble des lecteurs dans une approche d'éternité. Il s'agirait plutôt pour Queneau, en subvertissant les genres, d'assumer les paradoxes de la vie ; on a beaucoup parlé à son propos, et à juste titre, de la prédominance de certains chiffres (notamment le 7); il y a

⁴⁰ P. 215

⁴¹ « Qui cause ? Qui dose ? Qui ose ? », *Le chien à la mandoline* p. 301-302.

⁴² P. 607.

⁴³ « Langage poétique, poétique du langage », *Figures II, "Points"*, Seuil, p. 131.

aussi la dualité voire les contradictions de l'homme et de l'œuvre : le chêne et le chien, le yin et le yang, l'effacement de la pulsion autobiographique, le désespoir et la bonne humeur, la combinatoire et le lyrisme, etc.

Autant de couples à l'intérieur desquels le poète (normand) ne se résout pas à trancher; ainsi, un genre littéraire en vaut bien un autre : pourquoi un poème ne vaudrait-il pas un roman, ou une comédie? Pourquoi le roman-poème ne serait-il pas autobiographique? Finalement, s'il existe des genres littéraires définis et délimités, c'est bien pour que ces limites architextuelles puissent être franchies : « La norme ne devient visible – ne vit – que grâce à ses transgressions », écrit Todorov à propos des genres⁴⁴. Mais ces transgressions ne s'opèrent pas au petit bonheur la chance. La chance, Queneau n'y croit pas, non plus qu'à l'inspiration divine. Le poète doit se soumettre aux contraintes de la langue, de la prosodie, d'un cadre lexical ou sémantique, d'une structure préétablie, de tout ce qui nécessite un travail rigoureux; l'inspiration qui permettra la libération par la subversion créatrice ne viendra qu'au prix de l'acceptation de ces contraintes, autrement dit de la tenue régulière du « registre à poèmes » de *L'instant fatal* :

*Ousqu'est mon registre à poèmes
moi qui voulais...
pas de papier pas de plume
plus de poème
me voici en face de rien
de rien de tout
du néant
ah que je me sens métaphysique
sans feu ni chandelle
pour la poétique.*⁴⁵

C'est seulement à la chaleur du feu et à la lueur de la chandelle que pourra s'épanouir la poésie, la *poièsis* vers laquelle convergent tous les genres et qui seule peut vaincre le néant.

Jean-Pierre Longre

Université de Lyon-III

Publié dans *Les Genres insérés dans la poésie*, textes rassemblés par G. Lavorel et J.P. Bobillot, C.E.D.I.C., Université Lyon 3, 1996, pp. 87-99. (ouvrage diffusé par la librairie Champion).

⁴⁴"origine des genres", *La notion de littérature*, "Points", Seuil, p. 29.

⁴⁵"Pour un art poétique", *l'instant fatal*, p. 108.

Jean-Pierre Longre, maître de conférences en littérature du XXème siècle à l'Université Jean Moulin Lyon 3, est l'auteur d'une thèse sur Raymond Queneau (<http://queneau.free.fr/>) et de divers ouvrages ou articles sur des écrivains contemporains et sur la comparaison des langages littéraire et musical.

Il a participé à l'édition des romans de Queneau dans la « Pléiade » (<http://www.sitartmag.com/queneau.htm>) et effectuée des recherches sur les littératures francophones (Roumanie, Belgique, Québec).

m o m e n t
c r i t i q u e

p o è t e s d u m o n d e

Jack Spicer

Jacques Roubaud, dans la note qu'il consacre à Jack Spicer jointe à la traduction de *Billy The Kid*, ne le cache pas : qui chercherait la clé de la poésie de Spicer dans sa vie perdrait son temps. Chercher la clé, quoi qu'il en soit, n'est d'aucun sens quand la poésie, comme ici, se fait mouvement du langage, quand le poème ne vaut pas tant pour sa perfection formelle que pour son élan. On pourra dire ce qu'on veut, coller les étiquettes que notre culture propose, l'entreprise est dès avant frappée de vanité. Un beat poet californien, un vagabond magnifique, un ivrogne mort d'inanition au Pavillon des alcooliques de l'Hôpital général de San Francisco, une manière de Rimbaud qui aurait lu Lorca sans pouvoir s'en remettre (et qui peut se remettre d'avoir, un jour lu Lorca ?), tout cela est vrai, et tout cela ne compte pas. Ses derniers mots :

My vocabulary did this to me

sans doute un peu davantage. On le reconnaît là, encore un grand brûlé du langage, qui s'intitulait, ironiquement, « chercheur en linguistique ». Dérision, mais de qui ? Des scientifiques des années soixante qui prétendaient à grand renfort de structure, assigner une vérité aux signes ? Dérision de sa quête dérisoire à

collecter dans le caniveau des ivrognes des balbutiements qui réalisent enfin ce dont rêvait Larbaud : borborygmes des choses vagues. Dérision des mythes de comics dont les pages mal encrées tachaient les doigts de l'adolescent masturbateur qu'il n'a jamais cessé d'être. Dérision de celui qui voulut être élan même dans la langue même, et qui titubant d'une autre ivresse, tomba.

Beat poet ? Beat poet ? Bien mieux que ça. Pas le bavardage complaisant de Ginsberg, pas la new Yorkerie avantgardiste, rien de Kérouac l'ange gnangnan, pas de khif à Tanger. Des bars à San Francisco, de la bière à se pisser dessus, de la bière à vomir, dans des bars comme on ne les sait plus. Jack Spicer, s'il faut vraiment le présenter, c'est un pur moment de rock'n'roll, dès avant le rock'n'roll.. Et puis non. Plus que le beat, le be bop... Ces onomatopées qui dans leur candeur voudraient suggérer sinon la musique, du moins le rythme des choses, voilà peut être de quoi retrouver Spicer. Voilà surtout ce qui l'a perdu, ce ravinement-là où s'effondrèrent, aussi chacun selon sa pente, Charlie Parker, Chet Baker. Pneumas blessés. Souffle à l'âme (qui, comme chacun sait, n'existe pas). En titubant passent des fantômes américains, des ombres de celluloid. Les madones font bander de foutus cow-boys qui les forcent à danser en tirant à leurs pieds. Des outlaws pathétiques se baignent à la rivière d'un Eden dérisoire. Ils s'aiment et n'en savent rien. Dans les bars de San Francisco, avant les hippies, avant le Sida, Spicer buvait en tutoyant les spectres de la prairie perdue, et bandait quand il le pouvait encore sur les culs moulés de voyous en wranglers.

Hervé Chesnais

I

C'est la radio qui m'a appris la mort de Billy The Kid

(Un jour d'été brûlant, un jour avec des oiseaux dans le ciel)

Imaginons une frontière — un poème où quelqu'un pourrait se cacher avec la troupe d'un sheriff à sa poursuite — à mille kilomètres s'il faut qu'il fasse mille

Kilomètres — un poème sans tournants brusques ni maisons pour s'y

Perdre, sans la trame magique ordinaire, sans Juifs new-yorkais marchands pyjamas améthyste, rien qu'un endroit où Billy The Kid puisse se cacher et tirer sur les gens.

Jardins des supplices et montagnes russes. C'est la radio

Qui m'a appris la mort de Billy The Kid Par un jour d'été brûlant. Les routes poussiéreuses de l'été. Les routes allant quelque part. on pourrait presque voir vers où elles vont au-delà du violet sombre de l'horizon. Mais pas même les oiseaux ne le savent.

Le poème. A cette distance qui pourrait te reconnaître Billy.

III

Il n'y avait rien au bord de la rivière Rien que de l'herbe sèche et du coton candi.

« Alias », lui dis-je, « Alias , Quelqu'un ici voudrait qu'on boive la rivière

Quelqu'un voudrait nous donner soif. »

« Kid », dit-il, « Ce ne sont pas les rivières

qui veulent piéger les hommes. Aucune méchanceté en elles. Essaie de comprendre. »

Nous étions là au bord de la petite rivière et Alias enleva sa chemise et j'enlevai la mienne.

Mais je n'avais plus aucune réalité.

Alias non plus.

Ni le grand cotonnier, ni la terre ferme.

Ni la petite rivière.

IV

Ce que je veux c'est
Vous
Parler de cette souffrance
Ce fut une longue souffrance
A peu près aussi large qu'un rideau
Et aussi longue
Que l'immense étendue.
Stig—

 mates

Trois trous de balles dans le ventre
Et un dans la tête

 Dansant

Juste sous le sourcil gauche
Ce que je veux c'est
Vous parler de sa
Souffrance.

VI

L'arme
Un faux indice

 Rien ne peut tuer

Personne.
Ni un poème ni un gros pénis. Bang,
Bang bang. Un faux
Indice.

Ni l'immortalité non plus (et pourquoi
s'agit-il d'immortalité pour quelqu'un
d'aussi mortel que Billy The Kid ou son
arme maintenant en train de se rouiller
dans un tas d'ordures ou exposée bien
astiquée dans quelque musée de New
York) un
Faux indice
Rien
Ne peut tuer personne. Ni ton arme,
Billy,
Ni ton jeune visage.

VIII

Du fond de la poésie Notre Dame
 Guette chaque geste des joueurs qui
 passent
 Dans le jeu.
 Le dix de carreau. Le valet de pique.
 La dame
 De trèfle. Le roi de cœur. L'as que
 Dieu nous a donné en nous destinant à
 écrire de la poésie pour des inconnus ou
 à leur tirer dessus à coups de pistolet.
 Notre Dame
 Est comme une danseuse dans la
 mémoire.
 Voulez-vous danser, Notre Dame,
 Vous qui êtes morte et que l'on n'attend
 plus ?
 Billy veut que vous dansiez
 Billy
 Va vous tirer dans les talons si vous ne
 dansez pas
 Billy même mort veut
 S'amuser.

X

Billy The Kid
 Je t'aime
 Billy The Kid
 Je suis du même bord que toi
 Et il y avait le désert
 Et l'embouchure de la rivière
 Billy The Kid
 (Malgré la nouvelle de ta mort)
 Et du miel dans le ventre
 Billy

Jack Spicer (1925/1965)
Billy The Kid
 traduction de Joseph Guglielmi,
 éditions Fourbis, 1990

Jack Spicer

p o è t e s
 d u m o n d e

non poésie du monde

Téléculture Dissertation légère et enlevée

Je sens que vous mourrez d'envie que je vous fasse un petit point sur la représentation de la culture à la télé, pas vrai ? Bon, ok, puisque vous insistez. Comme je suis étudiant, j'annonce mon plan. Alors voilà. Il y aura une première partie, puis une troisième, mais entre les deux, s'intercalera une autre, que l'on pourrait nommer deuxième, c'est du moins ma proposition, je ne sais pas si je me fais comprendre. Je ne sais pas non plus s'il y aura une conclusion. En tout cas, cette phrase-ci termine l'introduction, d'après mes calculs.

1. L'anticulture

Dixit Lesly du Loft (attention, le «de» n'est pas une particule de noblesse) : « Moi, j'ai pas fait l'ENA, mais ça n'empêche, je suis quand même formidablement intelligente, et je l'ai montré » (je devais pas être devant là télé à ce moment crucial où Lesly a ouvert sa coquille de noix pour dévoiler le ver).

Dixit le Bigdil, « comme quoi, on n'a pas besoin d'être à bac+3 pour comprendre la vie ».

Dixit les greluches à C'est mon choix, « Moi, j'ai pas fait d'études, mais n'empêche, le ver de terre qui peuple ma tête a déjà atteint une taille conséquente ! »

Et ? Rien que ça, où l'enseignement scolaire passe pour être la culture, où donc l'on voit que tous les gens qui

n'ont pas lu Bourdieu ni rien d'autre confondent, sans scrupule, une chose qu'ils n'ont pas avec une autre qu'ils n'ont pas non plus, mais que Bourdieu et les autres savent bien distinctes ; où l'on voit que la culture n'est saisie que comme signe de supériorité sociale, vécue comme ignominie du faible, et retournée par le faible dans son désir de vengeance sur le fort.

2. L'info à la place de la culture

100% questions. Question pour un vieux beauf. QI. Qui veut gagner des briques. Le Maillet faible.

Où la culture passe pour une information à apprendre par cœur et recracher telle quelle, un moyen de l'emporter sur autrui et de s'enrichir ; un document secondaire à localiser (et non, comme il se devrait, à replacer de façon adéquate dans un raisonnement) ; bon, c'est qui le roi français du Moyen-âge qui est mort après s'être cogné la tronche dans sa cave ? Bon, compléter le proverbe, Qui veut la fin veut les... ? Bon, qui a découvert la radioactivité, hum ? Bon, est-ce que la connaissance est une partie de Trivial poursuit, répondez par oui ou non, vous avez 5 secondes.

3. La culture écran

Emissions culturelles - métropolis, Vol de nuit, émissions littéraires etc.

Où la culture cette fois passe un peu mais toujours comme document secondaire, toujours avec un écran devant. L'interview avec l'écrivain remplace la lecture et le texte (mais là c'est pareil partout, il faut des écrivains, mais on n'a pas besoin des textes), l'entretien filmé avec le cinéaste remplace ses images, ou aussi bien (émissions-reportages style Métropolis), d'infimes fragments des œuvres (ainsi, un travelling à faire vomir sur une page de texte, pour dire en somme qu'il y a du texte, bien qu'on n'en puisse rien lire ; un zoom très fort sur un détail de tableau, pour dire que la peinture se vend encore, et on ne verra jamais le tableau en entier (ou ils mettront un filtre rouge par-dessus pour

bien saper la couleur...) remplacent leur intégralité / intégrité.

4. La vraie culture.

Où l'on voit enfin, ouf, ah, de la culture primaire, avec le vrai gars et la vraie œuvre, dans des émissions (toutes sur Arte) comme :

Le dessous des cartes (géopolitique)

Palettes (peinture)

Contact (photographie)

Danse et Musica.

Manque toujours une vraie émission littéraire, qui serait de la radio, où on lirait des textes.

5. Des hommes libres.

En fait, la culture est très présente à la télé, mais toujours sous une forme détournée : comme élément dans le discours du faible, comme parodie en tant qu'information par-cœur sur le mode scolaire (ces crétins croient encore que la culture est celle du banc de l'école...), comme démonstration fragmentaire substituant l'auteur ou la partie de l'œuvre à l'œuvre.

Alors, c'est quoi la culture ? C'est l'intégralité de ce que fait un homme libre. Dans le Loft, dans C'est mon choix et ailleurs, on voit les individus patauger dans leurs fausses représentations, le malheur complaisant, leurs justifications sophistiquées (le sophisme est la chose du monde, semble-t-il, la mieux partagée) ; on les voit mimer, de temps en temps, un comportement intelligent, par exemple d'apprentissage, mais qui se dénonce aussitôt de lui-même - ce n'est qu'un signe.

En réalité, les conséquences de la culture ne peuvent pas se montrer dans des signes discrets et très localisés ; elles infusent tout le comportement de l'homme libre (ou de la femme libre, ou de l'enfant libre, ou de la vieille femme libre, ou du chien libre). La réflexion sur Kant nourrit ma sexualité. DeLillo me réconcilie avec le beurre. Nietzsche éclaire ma vie corporelle. Lawrence (T.E. et non D.H.) magnifie ma façon de faire du sport. Leroi-Gourhan dégage mes bronches.

Marx me pousse à gérer autrement ma fourchette. L'ethnologie me rapproche de l'Occident (de qui j'aurais tendance à m'éloigner). La culture détermine une façon d'être quasi-infilmable (sauf par le cinéma. Par Wenders. Par Lars. Eux peuvent le faire).

Le style de vie de l'homme libre n'est filmable qu'en plan lointain, en pas du tout en zoom, plan rapproché, gros plan ; la culture n'est pas *savoir que*, mais *comprendre et être étonné* (on ne peut pas faire un jeu télé sur l'impression d'étonnement, en conséquence de quoi on base l'émission sur l'illusion de savoir substituée à l'impression de comprendre). Une constante chez les hommes libres (contrairement aux démocrates égalitaristes), est qu'ils ne recherchent pas l'égalité à tout prix, mais au contraire apprécient les dissymétries qui créent les différentiels (les différences de potentiel) qui font avancer. Un homme libre comme Lawrence (T.E, pas D.H.) s'engage dans la troupe, car il aime obéir. Un homme libre comme Wittgenstein ne craint pas une relation disciple/maître avec Russel et Whitehead. Un homme libre ne dit pas « je fais ainsi, because it is my dirty little ugly choice », il dit, « ach, könnte ich es probieren ? » (oui, l'homme libre parle l'allemand comme deuxième langue). Et franchement, la culture n'a rien à faire avec les signes sociaux ni avec les informations parcellaires, en conséquence de quoi, elle ne passe guère à la télé que comme parodie ou malentendu. C'est moi qui le dis, donc c'est vrai. C'est ma phrase de conclusion. 2/20, merci.

Ludovic Bablon

non poésie
du monde

s é q u e n c e s

Llama donante

(suite)

Conseillé par Hésiode
mon Grand-père a étudié les mois
 les lunes
 les vents
 les pluies
 les soleils
propices à la construction d'un four
qui serait comme un nid de Palombe-Tora
un coteau de Cuapa
un ravin de lumière
posé sur la paume
de la main tendue de l'horizon
une maison qui prendrait feu sans brûler
afin que Grand-mère travaillât les récoltes
des jours et des nuits de l'homme.

*

Construction du four

Le rythme c'est la mémoire
que tu gardes d'un cerceau
rodé par un enfant,
des cris des roues
d'une charrette qui passe
sous les baies
des guanacastes.
Les métaphores devront être
ductiles comme le mélange d'argile
fraîche préparée de tes mains,
laisse l'air du jour
pénétrer à travers elle
afin que sa forme redevienne
image vigoureuse du temps.
Les vers doivent posséder
la rigueur des briques

unies en une seule symétrie
qui se rêve elle-même
concave taillé
dans l'œuf de l'espace,
symétrie que tu dois savoir interrompre
dans la gueule ou la fenêtre
par ou entrera la bûche,
nourriture de ton four
qui allumera le feu
du maïs des mots
toujours à brûler
dans le soir de tes poèmes.

*

Grand-mère a appris
à travailler le feu,
à dominer la hauteur
des flammes
pour que le mystère de la lumière
se recueille entre elle
et la diminution des braises
entre elle et la nuit
entre elle et les étoiles
allumées dans la cour.

*

Grand-mère martelant
la concavité profonde
d'un horizon
de bûches incandescentes.
Vulcaine du soir
forgeant des chaînes
de maïs.

*

Démiurge, à base de maïs
elle créait le monde
dans un déluge de feu
né du chêne
le plus sec de la terre.

*

Grand-mère allumait
les premières brindilles
de la Genèse :
incendies
du soir

qui fondaient
les odeurs
de la terre,
créatures de maïs
qui déambulaient
la nuit
dans le silence
de la cendre mouillée.

*

Grand-mère se brûlait les yeux
face aux flammes du four
pour savoir ce qu'il y avait de l'autre côté
de la cendre immobile de la nuit.

*

Les lucioles sont les yeux
de ma Grand-mère dans la nuit.
J'en ramasse une poignée
ainsi vais-je illuminant les couloirs
mal éclairés du temps
par des minuits qui ne s'éteignent
jamais jusqu'à ce que le chant du coq
ne souffle les chandelles de mes doigts.

*

Grand-mère envoyant au diable les
Oiseaux des heures du patio
qui désormais ne savaient plus
annoncer le bon temps
où les biscuits étaient dorés.

*

Grand-mère glissant les mains
sous les mailles métalliques des volières,
vérifiant si les loquets des petites portes
ne restaient pas ouverts et si les
Oiseaux-mille chants
avaient leur part exacte de blé du soir
pour chanter à gorge déployée pendant
son travail
à côté de la gueule muette du four.

Santiago Molina

(à suivre)

Tableaux d'une exposition

(suite)

P. Breughel

Voir le monde avec les yeux de Breughel.
Rien n'est nouveau rien n'est ancien.
Nous sommes en train de lancer
éternellement
les mêmes dés jaunis avec le temps.
On raconte que Breughel peignait
en lançant les dés
maître d'une combinatoire secrète
qu'il savait seul déchiffrer
entre sa table de jeu et sa palette de chêne.
Un numéro garde une couleur,
une couleur renvoie à un numéro.
La quantité réunie c'est un paysage.

P. Klee

Tout à la surface repose ou chancelle,
d'un point à l'autre nous ébauchons
l'espace :
si nous nous éloignons nous perdons
pied dans le blanc,
si nous nous approchons nous
retrouvons l'équilibre du gris.
Klee celui qui peignait avec les ailes
blanches d'un ange
les charbons appauvris que laisse le jour
créant l'incendie pointillé
des lucioles dans la nuit ;
Klee celui qui pêchait des perches aux
nageoires rouges

la lune jaune suspendue
 au fin pinceau de sa canne céleste;
 Klee celui qui au long de ses trajets de
 la Suisse
 à Tunis, ou de sa Ville Italienne
 à sa ville R, pour ne pas réveiller
 l'enfance du monde dormant,
 attachait ses sandales de papier
 avec l'idéogramme feutré du serpent à
 plumes.
 Tout pérégrine dans la terre suspendue
 de Klee
 les pleurs de l'Ange pauvre grincent
 dans la flèche
 des girouettes ici ou là toujours pointées
 aux quatre vents capricieux de l'espace
 vers le miracle inédit de notre présence
 dans la vaste composition du visible.

***Barque en construction
 près du moulin de Flatford***

J. Constable

Toujours se voit l'été de cuivre parmi
 les outils.
 La lumière après un long parcours dans
 la vallée
 repose au contour du marteau et de la
 varlope
 et sur les tréteaux rabotés du chantier rural.
 La barque devra naviguer sur le Stour
 avant les premières pluies automnales.
 Toujours se voit l'été en la lenteur
 du labeur dans le paysage.
 La rivière coule à côté laissant sa laine
 dans les aiguilles de la femme
 qui dans l'ombre de la barque en chantier
 tisse un roux couvre-lit ou un pull-over
 épais pour son mari le charpentier
 à gauche en train d'arrondir un billot.
 La barque devra naviguer sur le Stour
 avant les premières neiges hivernales.
 Toujours se voit l'été en l'âge premier
 des couleurs:
 dans le costume de martin-pêcheur
 rouge-lazuli

de l'enfant sans compagnie décrochant
 des baies,
 dans le brun du chien grattant la terre
 mêlée d'échardes et de copeaux jaunes
 et dans la blanche chemise couverte
 de sciure
 du charpentier qui travaille penché
 à gauche en train de déplacer seul
 une pièce
 concave de la barque en chantier
 qui devra flotter dans la vallée du Stour
 avant que les eaux ne remplissent
 le monde.

Femme à la mandoline

Près des flammes
 entre le fauteuil et le livre
 femme à la mandoline.

Il semble que le vin s'est renversé
 parce que la table saigne comme un
 taureau piqué
 près de la fenêtre
 femme à la mandoline.

Toute la nuit sa voix a brûlé
 à côté des bûches
 la cendre des heures
 a gardé la trace de ses lèvres.
 Près de l'aurore
 femme à la mandoline.

Viendra le matin
 vin mort, flammes éteintes
 et près de son amant encore chantera
 la femme à la mandoline.

Santiago Molina

(à suivre)

Allégories

(suite)

L'homme, ce stupide dieu manqué

Siegfried, héros de récits mythologiques, à mis à mort le dragon. Fort de sa victoire et de l'amour de la belle Brunilde, le voilà dans le bois, se baignant dans le sang chaud qui s'échappe du corps du dragon.

Ainsi, Siegfried deviendra invulnérable et dorénavant aucune arme ne pourra le blesser. Tandis qu'il écoute, heureux, le chant des oiseaux dont il comprend désormais le langage, une feuille tombe d'une branche sur une partie de son corps qui n'a pas encore été baignée par le sang du dragon. Siegfried s'en rend compte, un simple mouvement suffirait à l'enlever, il ne le fait pas.

Pourquoi? Peut-être le héros préfère-t-il rester homme, plutôt que de devenir dieu. Il décide de conserver l'imperfection, cette partie vulnérable à la hauteur de son épaule. Il commet de la sorte une suprême folie, et le hasard de cette feuille tombée sur son corps se transforme en destin.

Ou bien Siegfried pense-t-il qu'il s'agit d'un signe divin, et qu'il ne lui appartient pas de s'y opposer?

Quoi qu'il en soit, le don de l'invulnérabilité lui a été offert, mais non la complétude, et une fois entrouvertes les portes de la mort, elles ne tarderont pas à être franchies.

Et, double folie, Siegfried confesse son imperfection à sa bien-aimée Brunilde qui, trompée par de basses intrigues, le fera assassiner d'un coup de lance à l'épaule, pour se suicider ensuite.

Ah, l'homme, ce stupide dieu manqué... Une autre version prétend que Siegfried ne s'est pas rendu compte de la chute de la feuille fatidique. Si cela était, mes réflexions existentielles s'écrouleraient. Quoi de mieux, pour connaître la vérité, que d'interroger le héros lui-même? Je courus donc à l'Opéra et durant l'entracte j'interpellai le Siegfried wagnérien. Il me répondit:

-Je l'ai toujours su.

Et, me murmurant à l'oreille:

-Je vais te dire autre chose: jamais aucune feuille n'est tombée sur mon corps; c'est moi-même qui l'ai arrachée de l'arbre et qui l'ai mise sur mon épaule, je suis un tricheur.

Marcos Winocur

(à suivre)

s é q u e n c e s

signes sur lapageblanche

Les avant-gardes “vs. “ le postmodernisme

Il y a quelque temps j'ai été invité à un symposium sur le surréalisme. La participation complexe (des “noms”, invités de plusieurs pays concernés, provenant de générations différentes), le sérieux des contributions et surtout la passion manifeste pour le mouvement littéraire en discussion ont donné leur valeur à cette rencontre. J'étais familiarisé avec la plupart des choses que j'ai entendues, mais, “sur le vif”, elles ont pris plus de relief. J'ai constaté encore une fois que la présence roumaine dans les avant-gardes européennes a été très consistante ; j'ai entendu des détails significatifs sur la vie des surréalistes ; j'ai assisté aux représentations théâtrales réalisées d'après les textes de Breton & Co ; j'ai visionné des films de Bunuel ; j'ai visité une exposition de manuscrits, livres et revues rares des avant-gardistes roumains. J'ai vu aussi quelques enregistrements vidéo d'artistes surréalistes (par exemple Gherasim Luca récitant un de ses poèmes très connus – je ne connaissais auparavant que l'enregistrement de sa voix). Et ce qui nous avait été livré par la mémoire de la bande magnétique ou par les films fut complété par le spectacle *live* d'un poète d'avant-garde qui vit à New-York, Valéry Oisteanu. Sa prestation, devant la salle pleine d'un moderne cabaret artistique de Bucarest était vraiment excitante...

Au-delà du plaisir de participer à ces journées surréalistes, les manifestations sont devenues des passerelles vers une question... plus que normale. Nous avions d'une part l'évocation historique et même si d'habitude les “spécialistes” en surréalisme ne sont pas des êtres trop... conventionnels, la fadeur de ces exercices n'a pu échapper à personne. D'autre part, des œuvres surréalistes (une partie d'elles, bien sûr...) et surtout les artistes qui se réclament encore du surréalisme – très vifs, très impliqués. Ces deux réalités t'obligent à te demander si ce courant littéraire est encore ou pas en vie – plus généralement, si les avant-gardes peuvent être encore, aujourd'hui, vivantes.

On dit (et cette affirmation n'est pas contredite par les faits) que la tendance artistique qui “fait la loi” dans les milieux littéraires de nos jours est le post-modernisme. A ma connaissance c'est le premier courant littéraire qui n'a pas été concocté depuis l'Europe. Il vient des USA – là où, dit-on, a déménagé le centre (s'il y en a encore...) de la vie artistique du monde...

Le post-modernisme est une sorte de magma qui couvre tout - de l'antiquité aux modernismes... Le post-modernisme récupère tout. Sous ses macérations on ne trouve pas de tensions entre les différents courants artistiques. Mais pas de contradictions veut dire aussi impossibilité d'insurrections. Dans le post-modernisme les contrastes formant relief deviennent irréalisables : tout est plaie uniforme et paisible.

Et, à part la cuisine post-moderne, c'est la médiocrité des avant-gardes des dernières décennies qui nuit à l'idée que les insurrections littéraires sont encore possibles. Par exemple, même si à l'époque j'ai été stimulé par le

textualisme pratiqué dans le groupe de “Tel Quel”, je peux déceler aujourd’hui sans peine sa médiocrité idéologique, son inventivité insignifiante, d’un niveau bien inférieur aux “novissimi” italiens de la même époque.

On dit encore, peut-être sans se tromper, que la mentalité uniformisatrice serait due aussi à l’apparition de l’Internet, qui est en passe de conquérir aussi les espaces artistiques.

En conclusion, tout paraît soutenir le caractère révolu des avant-gardes.

Mais je crois que “l’inévitable” se produira et que les limites du post-modernisme seront un jour dépassées : on ne peut pas évoluer sans concurrence, sans contradiction entre diverses tendances littéraires... La soupe longue du post-modernisme ne peut pas avoir une vie longue, on ne peut pas s’éterniser dans l’uniformité. Le jour viendra (s’il n’est pas déjà venu) où le besoin d’inventer pour se singulariser sera plus fort que la pression de l’esprit grégaire (tout accepter, tout comprendre).

C’est très vrai qu’inventer actuellement est bien plus difficile que pendant l’âge d’or des modernismes. On a déjà essayé presque tout, on a déjà dépassé toutes les audaces... Pour être avant-gardiste aujourd’hui il est nécessaire de trouver de nouveaux moyens de provocation – trouver ce que n’ont pas encore trouvé plusieurs générations pratiquantes de l’art expérimental. Le besoin de faire autrement, de briser ce qui est accepté par la majorité, sera toujours, j’en suis convaincu, une dominante du credo des vrais écrivains.

Juin 2001

La littérature en... vacances

Dès que les vacances s’annoncent, les magazines, littéraires ou pas littéraires, commencent à publier des rubriques ayant comme titres des syntagmes très séduisants comme: « livres de l’été », « livres de vacances », « livres de saison »... Et on nous offre sous ces rubriques des listes de titres « de l’été », « de vacances », « de saison »... Presque tout le monde comprend, bien sûr, qu’il s’agit des affaires, de la publicité, que le but de telles annonces c’est de vendre plus - parce que, il faut comprendre, n’est ce pas, l’édition est, quand même, un commerce, un... business... Mais, même si on comprend qu’il s’agit d’un truc qui tient du monde de l’argent, on ne peut s’empêcher de se demander s’il n’y a pas quand même, du point de vue artistique, une base, quelque chose de vrai là-dedans... En bref, on peut se demander s’il n’existe pas vraiment une littérature de... vacances, des oeuvres qui, au contraire des autres, sont plus faciles à lire, à comprendre (parce que, une oeuvre de... saison, n’est-ce pas, cela veut dire, en fin de compte, quelque chose qui peut être lu sans grands efforts, en s’amusant, etc.)...

Et si cette question a surgi, elle commence à faire naître tout de suite d’autres questions.

S’il y a une littérature (une vraie littérature...) qui peut se lire en s’amusant, à quoi bon l’autre littérature, pas si amusante ou même pas du tout amusante ?

Et, peut-on se demander encore, il y a peut-être des genres littéraires qui sont plus... plaisants à lire que d’autres ? Ou (nous sommes encore sur le fil de ces

questions), on peut s'interroger sur les « buts » (si on se permet d'employer un tel mot...) de la littérature: n'est-ce pas son dessein que de nous distraire, de nous faire sentir bien, comme dans d'éternelles vacances ?

Il faut d'abord dire qu'une telle idée est complètement dépourvue de sens du point de vue des belles-lettres. Le « but » de la littérature n'est pas d'amuser (ou, en tout cas, pas celui-là d'abord); il n'y a pas des genres plus... agréables que d'autres, en un mot, pas de littérature de vacances... sinon... toute la littérature est une littérature de vacances... On n'a pas besoin des vacances pour entrer dans l'espace de la littérature...

Il y a une littérature comique, c'est vrai - mais son rôle n'est pas seulement celui de divertir; dans les vraies oeuvres le rituel de la lecture ne s'arrête pas à la distraction, la cible est plus profonde...

Pour être plus exact : pour passer dans l'espace littéraire il ne faut surtout pas que l'esprit soit en vacances La littérature - la vraie, je le répète, parce qu'on fait souvent des confusions en ce sens - présuppose qu'on fasse un effort, qu'on comprenne.

L'écrivain refait le monde et ce parcours n'est pas facile, même s'il se fait par l'intermédiaire du rire. Bien-sûr, il ne faut pas nous imaginer lecteur en sueurs, courbé sur les pages de son bouquin, mais la littérature présuppose la présence entière de celui qui veut suivre un écrivain. Je ne parle pas de la responsabilité de la pensée, de... l'éthique du modelage qui peut être le résultat de l'influence des esprits littéraires - je ne parle pas de ça... parce que nous sommes en vacances - mais..., quand même... on ne peut s'imaginer qu'on peut répondre aux exigences du monde spirituel en envoyant notre pensée en vacances..

Et alors, la littérature des vacances, de l'été, de saison ? Et alors, rien, ça n'existe pas, c'est une invention des commerçants qui vendent des livres. Quelque fois vraiment on trouve sur leurs listes des livres de vacances - mais pas de littérature; d'autres fois il s'agit vraiment de littérature, mais ce sont des livres introduits abusivement dans cette catégorie. Dommage, la littérature n'a pas de vacances.

Juillet/août 2001

L'emploi du temps

Non, je ne veux pas parler ici de ce roman de Michel Butor avec le même titre, que j'avais lu quand j'étais adolescent... Non, je vais seulement me poser quelques questions au sujet de l'emploi du temps quotidien et de la littérature.

Bien sûr, on peut contester tout de suite un lien sérieux entre ces deux réalités, on peut dire, d'un ton supérieur, qu'entre le domaine spirituel et le partage de la banale vie quotidienne... il n'y a pas de relation. Mais... on ne peut pas, quand-même, penser cela...

Pour voir cette liaison il est d'abord nécessaire de faire un petit effort d'imagination. Il faut reconstituer la vie quotidienne des gens avant l'apparition, dans notre vie moderne de chaque jour, de tous les « bienfaits » de la civilisation technique. Je suis d'accord, ce n'est pas très commode de se représenter une telle vie. Si nous éliminons de notre cheminement de chaque jour le cinéma, la radio, la télévision, le téléphone et, maintenant, l'internet... il ne nous reste pas grand chose... Eliminer tant de supports stables qui nous soutiennent à

travers les jours qui jalonnent notre vie... Il reste... quoi ? On pourra s'apercevoir de ce qui reste si on élimine les structures qui soutiennent la toile du cirque : on aura alors un large chiffon imperméable tombé à terre, gonflé là et là par le souffle capricieux du vent...

Seulement ça qui reste d'une vie humaine, si on enlève les habitudes, les clichés, les routines de chaque jour ? C'est peut-être triste mais... , c'est ça... Dans beaucoup de cas, si on enlève la... capote on ne trouve plus que la capacité de réagir à des stimuli prévisibles, connus, dépourvus de toute haute signification...

Les automatismes de la vie moderne nous dépossèdent d'un temps de réfection, de ces moments où nous restons avec nous -mêmes, où nous avons du temps pour réfléchir, pour poser des questions, pour chercher des réponses... en nous donnant, dans le même temps, l'illusion que nous sommes vivement impliqués dans le destin du monde. La vie moderne, par ses automatismes nous laisse l'impression que nous pensons, que nous prenons des distances et des décisions mais, en réalité, rien de tout cela... nous sommes plutôt de simples poupées mécaniques...

Les penseurs de notre temps ont depuis quelque temps vu ça, ce n'est pas moi qui ai fait la découverte... Mais je peux me demander quelles sont les conséquences pour la littérature...

Si l'on accepte les prémisses de notre discussion ce n'est pas très difficile de répondre. Si l'on ne gaspille pas le temps avec la télé, les téléphones, la radio, les gadgets de la maison, si emploie sérieusement son temps, on a du temps pour lire, pour méditer sur ce qu'on lit, pour vivre de ses propres ressources intellectuelles... Pas besoin de simulacres

de lecture, de... compromis entre l'art littéraire et... les loisirs...

Dans ces conditions... , on pensera tout autrement à la littérature. Devant un Tolstoï retiré à Iasnaïa Polyana, ne s'ouvrirait pas seulement la vaste steppe russe, mais aussi un vaste espace de temps à remplir. Ce n'était pas seulement plus de temps pour les gens d'avant la télé, mais c'était aussi un temps d'une autre qualité... Il y a des genres littéraires qu'il faut penser aujourd'hui autrement qu'il y a cent ans... De longs romans qui s'accompagnent de longues heures de solitude ? Plus possible aujourd'hui... Maintenant il nous faut faire court, se précipiter avec des réponses convenables, ne plus poser de grands signes d'interrogation sur les consciences...

Mais quand même, les hommes restent toujours les mêmes.. ou presque. Le besoin de lire, de méditer, de rêver... n'a pas disparu... Le revirement de la poésie dans les dernières années nous parle de ça : il y a des choses fondamentales de notre vie intime qui ne disparaissent pas, même sous les bienfaits de la technique moderne...

Sous notre vie quotidienne chargée de milliers de gestes sans valeur aucune, attendent les esprits de ceux qui, autrefois, ont rempli leurs journées simplement en lisant, en méditant...

Novembre 2001

Constantin Pricop

*S i g n e s s u r
lapageblanche*

e-Poésies

lapageblanch *ejuillet/aout*(2002) *numero*(21)

Janeck Scrive Loyer .	41
Stéphane Méliade .	44
Hervé Chesnais .	55
sonneur .	58
Constantin Pricop .	59
Pierre Lamarque .	60
Mireille Seassau .	62
David Daurat .	66
Üzeyir Lokman Çayci .	67

Janeck Scriver Loyer

De la frontière

Même humide
la frontière est un lieu sec
théorique imperméable

la fluidité l'énerve et la contredit

Même épaissie jusqu'au fleuve
exilée dans le flot et le flou
elle tente l'immuable
jette l'ancre de son décret

Barrage
la frontière ne saurait tolérer la fuite
Elle fustige de ses artifices
jusqu'à l'inconstance
des éléments qui l'accompagnent

Le temps lui-même l'inquiète
(d'où ses manières toujours un peu surannées)
Et pourtant vainement
La ligne crépusculaire d'une crête
cherche à lui donner le profil
maternel de l'indiscutable
Sa matérialité la plus longuement refroidie
se voit calmement transgressée
par les riverains immédiats
L'abstrait
certes
se faufile
la feuille lui prête sa nervure
la brindille
le gravier
affecte une existence paisible

Son trait traverse le tissu
intact du paysage
le velours de la côte

le col de la montagne :
Sa ligne invite au tranchant
le fil de l'eau
En ville on pose son vitrage
au cœur d'immeubles partagés

Les veines tailladées par la négation
le transfuge voit la réalité
le fuir avec son sang
La frontière est un lieu retors
est-ce un lieu ?
On ne peut s'y tenir
les pieds
toujours
dépassent

La verticalité fragile des drapeaux
dresse l'obstacle
sur la minceur de l'argument

La frontière ne connaît pas le repos
Elle est son propre horizon

Du dessein qui l'a conçue
au dessin chiffonné des cartes qui encombrant
et rassurent le voyageur
elle n'existe que pour celui qui sait
qui est dans la confiance lointaine des dignitaires
dans le secret des coloriages sanglants
que pour celui qui lit avant que de marcher

Pourtant quiconque s'enfonce plus avant
par ignorance ou par traîtrise
de part ou d'autre
au bout de quelques bornes
arrive à se convaincre d'avoir changé de monde
Les choses n'ont plus le même nom
Les ailes des toits n'obéissent plus aux mêmes inclinaisons
La frontière est déjà loin
On est ailleurs
On a franchi sans le savoir les lignes ennemies
La moraine glacée de la guerre
ses boursoufflures et ses clins d'yeux

ses clameurs refroidies
ses mèches mal éteintes
la grimace des traîtres

Ici des dents se sont plantées
dans le gâteau d'herbage
 la veine qui affleure
 la main lavant le linge
 la poigne refermée
sur l'enchevêtrement des possibles
La frontière est un lieu coupable
Franchissement n'est pas franchise

Assis sur les aiguilles de l'abstraction
le voyageur ne peut dissimuler sa gêne
La limite cultive l'intrusion

L'espace
même aérien
ne peut qu'être violé
On devient à soi même
un possible délit

Toute déclaration se retournerait

Le bagage crânien se parfume
d'une nécessaire toilette

les coffres sur le toit s'alourdissent
des aveux qu'il ne faut pas faire

L'identité décline
 on devient étranger
 on peut se croire sauvé

Les soupçons qui nous entourent
font éclater notre innocence

L'étalage de notre linge
nous chiffonne
 et nous dépoussière

Stéphane Méliade

Les petits secrets des fréquences énormes

Soudain
vous aviez tous disparu

Aucune brume
aucun coup
aucune explosion
aucun malheur

Seulement trois pas de femme
le long du canal
une seconde qui basculait dans une autre
sans bruit de mécanisme

Carreaux d'enfants
les vitres tenaient bon

Un sac ouvert
qui racontait
comment le sang du monde
était devenu un bonheur en cuir

Un nœud à cheveux
qui détachait les miens
le bas d'une jupe
sommets à contempler d'encore plus haut

Doux ingrédients
deux chevilles accomplies
expliquaient la genèse des fontaines

Dedans
la justesse d'un cercle d'ondes
une voix qui murmurait
des fréquences énormes

Si vaste
la paupière de ce corps

seyait à la modestie
qu'adoptent les vrais soleils
quand ils débordent de nous

Grain diffus qui poigne
vous aviez tous disparu
et elle était là

S. M. / 12-07-2002

Emplacement des voix dans la mangrove

Rives enrouées.
Les voix circulent en sens inverse des yeux.

Ainsi, il y a quelque chose à entendre dans les regards
et quelque chose à voir dans les chants.

Liserons des voix libres, reines enroulées sur le grand pilier muet,
l'orgue blanc
à nourrir d'ondes.
La touffeur y creuse des balanciers.

Leur place les précède. Le bout du voyage est une ouverture.
De larges feuilles de palmiers versent les intervalles dans les oreilles.
Le temps goutte et s'évente.

On entend des accélérations se dissimuler dans la tessiture du courant.
On décalque sur soi des lenteurs gravissant les racines.
On prend la décision de toujours commencer.

Le chant s'attarde aux emplacements des densités, pousse les barques
contre les pontons d'amour.
Pour repartir avec un degré de plus, une hausse de soleil,
un son qui s'étale sur toute la mangrove, une main qui relaie la bouche.

Tout influe sur la profondeur de l'eau.
Tout déplace les voix.

S. M. / 12-07-2002

Deux planisphères à moitié exaucés

J'ai trouvé mon paradis à Tcherrapundji. C'est l'endroit du monde où il pleut le plus. Je m'y trouve déjà en désir, sur le dos des éléphants bleus contenus dans chaque goutte.

Feuille plus puissante que le maharadjah, j'y emmènerai en invitation immergée tous les gens qui ont proclamé un jour que la terre était plate.

J'y verserai le peuple des carreleurs qui signalaient ses angles au moment même où ils tournaient. Leur montrerai les lignes de l'air courbées sous leur poids, les corps qu'ils écrasent.

Nous regarderons ensemble leurs cartes plates se gondoler, et le temps qu'ils ouvrent les mains de surprise, le ciel les aura déjà attrapés pour leur montrer la vérité suspendue.

Ils redeviendront des enfants, débordants de leur chambre, à faire tourner sans cesse le globe, les yeux partout à la fois, une lampe à la main, prononçant des continents, roulant les syllabes des mers, s'étonnant de tenir debout.

Alors, deux planisphères à moitié exaucés se rapprocheront sans bruit l'un de l'autre.

S. M. / 10-07-2002

Sur l'île, le soir même

Sur l'île
il y a eu des morts aujourd'hui

Du sabot
les ânes les ont retournés
leur ont construit des barques
leur ont parlé doucement pour qu'ils sourient

Les morts ont traversé les épaules
sur lesquelles nous les portions
ils ont protégé leurs yeux du soleil
avec leurs pieds gris

Pendant le trajet
il nous ont appris que la vie est blanche
comme une lettre qu'on ne sait pas lire

Ensuite
nous sommes restés muets
nous n'avons plus jamais parlé
les couleurs sont redevenues simples
il n'y avait plus personne pour les voir

Sur l'île
quelques oiseaux sont tombés aujourd'hui
tués par ton absence

Les hommes ont continué leur ouvrage
quelques vagues ont essayé de protester
de déplacer nos corps
plus près du bord des étoiles
mais l'équipage veillait
l'équipage des hommes qui versent des seaux
pour refroidir les nuits d'été

Des enfants s'échangeaient des cartes
couvertes de personnages mystérieux
ils se poursuivaient en mentant
exactement comme nous
sauf qu'ils étaient plus beaux

sauf qu'ils parvenaient à dire vrai
et à pousser l'île hors de la terre

Le soir même
l'île s'est jointe à la terre
pour annoncer sa mort
c'était un jeu

Une femme marchait sur la corniche
sans regarder en bas ni en haut
elle ramenait une forme dans son panier
par fierté
j'annonçais à tous que ce n'était pas moi
que je n'avais rien à voir avec elle
je ne parlais pas de toi
j'oscillais sous le vent c'était tout

Le soir même
nous avons été soudés
l'un à l'autre

Je voulais conserver
l'air dur des hommes
qui continuent de rentrer de l'école
longtemps après l'avoir quittée
des hommes qui gravissent le sentier
en haletant ton visage

Toute ressemblance avec toi était un hasard
une crique trop profonde
une grotte trop belle
quelques animaux qui n'avaient pas encore connu la parole

Le soir même
tous les continents
même les plus grands
se sont divisés en îles

S. M. / 06-07-2002

Objets qui tiennent lieu d'entourage

1. Tiroirs sans histoire.

Il y en avait sans cesse des nouveaux, malgré le manque d'objets à ranger.

Ils s'ouvraient plus vite que des yeux. Lorsqu'on se plantait devant eux en essayant de rivaliser de vitesse, ils gagnaient toujours.

La plupart d'entre eux n'avaient pas de souvenirs. Pas d'objets usés, palpés, sucés. Ou bien quelques traces d'un feu qui avait tout vidé, quelques filets de voix légère, comme des comptines qui pouvaient appartenir à tout le monde.

Il était facile de soutenir leur regard.

Sans obligation d'être vivant.

2. Mes sœurs, les cuillers.

Nous étions une par année. Chacune était un peu plus grande que l'autre. Moi même, je ne mangeais jamais. Le goût fait peur.

Le goût et la sensation trop intime du doigt dans cette cuiller. Creux à redevenir humain.

Je ne voulais pas cela, je voulais rester un objet au milieu des autres, gentiment gris, ni chaud ni froid, résistant à l'émotion.

Une seconde parmi toutes, un outil à saisir sans le nommer.

Quelqu'un en prenait une au hasard, le plus souvent autour de moi, le plus souvent pas moi.

3. Les moments où elles changeaient de place.

Quand cela arrivait, il y avait un grand courant d'air, et le contact étrange d'une main qui me connaissait sans me reconnaître.

On ne me portait jamais à la bouche. On se contentait de m'examiner gravement, avec des yeux qui semblaient en savoir beaucoup plus que moi. De me remplir d'aliments qui suscitaient des commentaires joyeux.

Quand je revenais, mes sœurs m'interrogeaient longuement, et moi je me retournais pour ne pas avoir à soutenir leur regard.

Ce qui s'était passé près de vous était trop beau pour être confié à du simple métal.

4. La famille qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté.

C'est comme ça que je suis devenu l'un d'entre eux. Un objet. Il y avait beaucoup d'avantages par rapport au fait d'être humain : souvent, une main me saisissait à heures fixes. Souvent, les gens témoignaient d'un certain respect envers moi, me passaient sous le robinet, me regardaient au soleil pour vérifier si j'étais bien propre.

Alors, un jour, j'avais durci mon corps et je m'étais concentré pour devenir l'un d'eux. Je voulais sentir l'olivier et charrier des matières nobles.

Je voulais entendre vos pas et participer à votre appétit.

J'ai eu raison : à partir de ce temps-là, tu m'as reparlé tous les jours.

S. M. / 06-07-2002

Petites faims impromptues

Cette saison
je l'ai connue toute petite

Ce n'était pas l'enfance, non, c'était encore en-deça,
un temps à-côté du temps. Ou à coté de moi ?

Les gens passaient autour de moi comme des balles.

Je les aimais bien, ils ressemblaient à des pommes de terre chaudes
qui filaient, enveloppées dans de l'aluminium

Leurs attentions rapides m'allaient droit au cœur pendant bien plus
longtemps qu'elles.

Je parlais l'intraduisible
le langage des petites faims
qui tirent le ventre la nuit
le langage qui fait désirer la cuisine
plus que toutes les autres pièces
réunies

Cette saison, je l'ai essayée d'un revers de moi.

Va savoir, peut-être il n'y a rien d'autre de solide dans l'univers
que ces gouttes tremblantes sur un visage, que

ces questions éponnées avec ma joue.

Peut-être demain, vous serez vous aussi comme ces femmes collées
au mur qui circulaient sur des roulettes en tenant des ombres d'épées.
Ne vous moquez pas des combats que se livrent les saisons entre elles.
Ne vous moquez pas des cris d'amour qui ne sortent pas des gorges.

Ne vous moquez pas des cris
ils sortent peut-être de vous
et même de ce vous qui vous a précédé

Sortir dans un jardin et retirer de sa poche des cailloux sortis d'une source,
des éclairs qui craquent, des cils que je veux très longs, des ravages
ravivés, des pressions frêles en rythme doigts sur doigts,
des paumes puissantes,
des brins d'histoires douces, des origami d'amour à murmurer,
murmurer, murmurer.

Cette saison
je l'ai connue sur sa faim

Voilà j'ai posé ma main
sur la première marche de l'escalier
le bois sent bon
il dévale ma vie en ouvrant mes doigts
d'ici jusqu'à la cuisine

Car ce soir, une petite faim impromptue a saisi la saison.
Elle descend, par degrés d'appétit, par copeaux de salive,
par sorciers de sourire, par chagrins de chevilles.

Et le carrelage n'a pas encore poussé jusqu'au bords de la pièce.
Et la bouche de la saison s'ouvre de plus en plus grand en se
rapprochant de l'impromptu posé sans précaution là où je me range
d'habitude, quelque part entre la faim et la vie,
au beau milieu de vous.

S. M. / 07-06-2002

Comptez vous mêmes

Tous les gens tristes
leurs grandes fatigues étendues
de fenêtre à fenêtre sur un fil
tendu en dessous de l'eau dans une rue d'Italie
et personne pour marcher dessus

Tous ces ocres mouillés
les arêtes les passages qui tombent sans bruit
le nombre des gouttes qui nous traversent
en dessous de l'eau chez nous dans le fleuve

Un grand chantier au milieu de la ville
parle tout seul la nuit

Chaque interstice de réveil au milieu d'un lit
la force d'un orage qui pousse un continent
et chante en grondant après nous

Les erreurs des astronomes qui nous comptent
les impressions futiles et belles des herbes
qui entourent nos jambes
la mousse sur les marches la vie mange la vie

Les pas qu'on reconnaît aux silences qui les séparent
en dessous de l'eau la longue fleur plus grande que tout

S. M. / 07-06-2002

Quand je marche dans les rues d'eau froide

C'est une série d'instant. Les choses se répètent, en refrains, en boucles, en évasements de toux, en échoppes garnies.
En échappées, aussi. Nous leur permettons d'être totalement autres.

À cause de juin qui piquait dans les magasins, familles flottantes, à cause de juin qui léchait nos pieds avec la même fierté que s'ils étaient des mâts.

Le temps croyait à lui-même. Il prenait son baluchon, sortait sur le pont et partait de par le monde, passer sous les vagues, partait pester contre les hommes qui lui étaient trop fidèles, partait prophétiser des merveilles surgies d'un sac.
Il tombait par plaques de mur dans un café amoureux qui lui prédisait sa mort.

Toute la famille
même ceux qu'on ne voit pas
est venue effeuiller les îles
ils s'arrêtent
elles se rapprochent encore

Les unes autour des autres, autour de nous, sur elles mêmes, elles tournent.
Quand je marche dans la rue d'eau froide, je franchis des portes invisibles, je fais mal à quelqu'un qui a eu mon visage, qui a parlé avec ma voix.
Quelqu'un qui a regardé trop longtemps la mer. Elle tient tout entière dans ses yeux.

Il laisse pendre ses jambes au dessus de l'eau et s'énerve en rythme.
Putain de cristal qui est venu ouvrir un bar dans nos entrailles, qui est venu saccager nos corps avec sa pureté dansante.
Putain d'écume où je lis trop de choses sur moi. Putain d'amour qui porte un plateau dans ses bras.
Putain de cœur, surface de voile jusque là-haut.
Et la mer vient danser sur les nappes et soulever les carreaux.

Je suis resté un long moment dans le café, à écouter les machines, les pousser, lestirer, les faire parler, les maudire, les embrasser, me rasseoir.

Me resservir de toi.

Toute la famille
est venue
autour de la porte
tourner
choisir son côté.

Ce sont des instants uniques, rares. Ils ne s'ennuient jamais de leurs prédécesseurs, ni de ceux qui les suivront.

À cause de juin qui sent la mer, à cause de juin qui ouvre la main sans compter sur ses doigts, sans regarder si les îles sont posées dans le bon sens.

Nous aimons la tête en bas, nous aimons en grandes tables marines où les gens rient bleu et fort.

Tous les instants
sont venus
former
un peuple de traces
une famille d'effluves

Ce sont des instants qui fument, ce sont des cristaux au langage de tasse chaude.

Quand je marche dans la rue d'eau froide, ils s'enflamment et commencent leur voyage.

Ils roulent dans le café, le long du comptoir, comme des grâces de grains gratuits, comme du sel qui pleut, comme ces secondes précieuses

qu'on retrouve toujours parce qu'on ne les garde pas.

S. M. / 04-06-2002

Hervé Chesnais

Quant au vieil âge de ma mère II

C'est alors qu'elle frappe à ma porte, qu'elle entre, qu'elle dit qu'elle n'en peut plus, qu'il faut qu'elle rentre, qu'elle vient de vomir, qu'elle a peur. Je regarde ce visage aux traits brouillés, j'y vois la promesse de jours atroces, je lui dis oui, je referme la copie à demi corrigée, je l'aide à préparer son sac, elle pleure assise sur le lit elle dit « j'en ai marre » et elle pleure. Elle demande pardon, je n'ai rien à pardonner.

Je la reconduis chez elle, on ne dit rien dans la voiture, il n'y a rien à dire, je la reconduis c'est tout, elle ne comprendrait pas que je me mette en colère, si je lui disais, à chaque mois de juin c'est pareil, tu viens chez moi et puis tu meurs, et puis tu ressuscites pour aller chez ma sœur, en juillet ou en août, non, elle ne comprendrait pas. C'est deux heures de route pour aller chez elle, je la dépose, « tu ne veux pas rester un peu » me dit-elle ? Je ne veux pas. Elle dit qu'elle comprend, elle ne comprend pas. Elle n'a pas vu les champs de lin en fleurs, elle n'a pas terminé ces confitures qui encombrent ma cuisine, elle n'est même pas allé sur la tombe de ses parents. Elle va mieux chez elle, elle prend des rendez-vous, cardiologue, kiné, prise de sang, aliénée rassurée elle respire entre les salles d'attente.

Je ne suis pas parti qu'elle est déjà très loin.

H. C.

Le chanteur ne peut se retourner

Le chant qui ne serait plus chant mais ombre de la voix au pays des ombres, ombre de la voix qui ne tendrait plus vers le cri mais se délierait, comme déprise de ses devoirs.

Le chanteur ne se retournera pas. Il n'en a pas le pouvoir. Les cohortes de rats, les troupeaux d'enfants, les larmes de l'enfer, rien n'est à son épreuve, le chanteur requiert, le chanteur ressuscite, mais ce que le chanteur donne, il ne le possède pas. Et ce que le chanteur désire, son chant l'en éloigne. Il est cet ange édenté qui susurre *My funny Valentine*. Il a fait pleurer le diable en personne, qui lui en veut : Il le paiera. Défenestration silencieuse.

Et ce pianiste fou sur sa chaise d'enfant fredonnait.

H. C.

Confident des escales

On rêvait de Dantzig, de neige sur la Baltique, on n'allait même pas jusqu'à Brest, on trouvait ça laid, la reconstruction, on râlait contre le crachin. On osait à peine Lorient, les marins avaient des noms ordinaires, du genre Gérard Le Gall, mais je les trouvais beaux même quand ils chantaient faux, même quand ils s'étaient à la dix-neuvième bière (c'était un seuil psychologique), je croyais respirer l'aventure et c'était le plus souvent seulement du vomi...

Il a fallu vérifier la rouille des cargos, boire des cafés au local de la CGT, porter de quoi manger à des marins ukrainiens oubliés par leur armateur. « Toutes les putains, je les aime, toutes les putains tu m'entends, elles ont tôt le matin, et je paye cher pour le matin, ça gagne plus, faire marin, toutes les putains elles ont le sourire de ma mère ». Des nuits aux Sea Men's Clubs qui sont toujours les mêmes, les nuits comme les clubs, et vos histoires aussi, et vos mains tachées, et vos jeans de contrefaçon, et j'ai vieilli à vous écouter, et toutes les mauvaises bières ont la même fadeur, et à vous écouter, marins usés, épaves de vous-mêmes, j'ai sous mon tee-shirt le même ventre que vous, dans mes yeux la même fatigue, moi qui pourtant n'ai jamais quitté le quai.

H. C.

Sonneur

Pierrot Lunaire, Arnold Schoenberg, 1912.

Pierrot Lunaire erre
sur une terre pleine de cratères
un couteau ensanglanté à la main

le noir le rouge un peu de blanc sont les couleurs
le soir dissonant un peu de sang un peu de vent
et la lune au blanc insupportable

Pierrot se prend la tête entre les mains
et la dépose en *sprechgesang* entre tes oreilles

dans la ruelle d'ombre on rencontre
M le maudit Jack l'éventreur
Schoenberg et Fritz Lang
Albert Giraud qui versent
le vin que l'on boit par les yeux

Pierrot Lunaire erre
un couteau ensanglanté à la main
et dépose en *sprechgesang*
les vingt et un chants de la décollation

vingt et un papillons noirs
la messe rouge du siècle débutant
Der Kranke Mond pour un monde malade
où Pierrot Lunaire

erre

avant d'aller se pendre

s. / juin 2002

Constantin Pricop

tout le froid
de ce mois d'hiver
concentré dans son corps

les ombres apparaissent
disparaissent
en prenant un peu
de lui-même

le goût du paradis

c'est la larme

on vit
dans un monde
de ventriloques :

tous les portes
plaignent
leur étroitesse

C. P.

Pierre Lamarque

Souvenir d'enfance

*Il n'y a pas de souvenir
il n'y a que de l'absence*

Frédéric Sandras

Je me souviens du chemin de l'école
au bout de ce chemin il y avait un grand tableau
noir, très noir, et puis mon sac était lourd, très lourd
et puis zut

je me souviens de l'eau limpide du bassin
de la chanson des lavandières
et d'un fracas

Ensuite, je me souviens de l'air, de l'air

je me souviens aussi
des yeux bleus de l'aveugle

P. L.

coulé

P. L.

Pizza estivale au cognac ou à l'armagnac

Au fond d'un saladier abaisse un rideau de farine en saccades. Griffé du parmesan, de la levure fraîche, et que la brèche antique d'un pichet fasse mugir les eaux.

La jeune pâte mariée d'abord à la cuiller de bois divorcera sous le rouleau ; pleuvra l'olive noire, sur l'anchois, une à une.

Renifle-moi ce tapis rouge fin garni de thym qu'au fond du four la pelle au bois fumant esquivé !

Au moment de servir surtout pas de piment, flambe.

P. L.

Mireille Seassau

Carnets de pluie

Montmartre

Café Saint-Jean tu feuilletes un magazine
L'affection, un ciel d'abandon s'échappent de tes poches

Il pleut sur Paris le poète, les gens empiffrent ta tristesse de leurs
conversations

Café Saint-Jean tu implores le Grand Sommeil
Bogart and your black Hall
l'odeur de vie sur tes vêtements

Saint-Jean et l'amant oublie de déplier tes pensées
Le ciel déporte leur Plat Pays rue des Martyrs
à genou tu sais la fin d'une douceur
Il pleut et Paris se grise

Montmartre

Montmartre je m'endors contre toi
cerne d'un amour aux veines tranchées dans les yeux de l'automne

Il pleut sur Paris, il pleut c'est bête
Un chien d'aveugle le museau vers dieu marche en loup dans tes pas
te guide en une valse lente, à travers moi

Mais Opale au Nord
ma côte grise, tu viens t'échouer derrière mes yeux
j'ai froid

M. S.

*Nul de nous ne s'avance que vers un dieu silencieux.
Cet imperceptible échange
Qui nous fait frémir
Devient l'héritage d'un ange
Sans nous appartenir.*
(Rainer-Maria Rilke)

Le Don d'éclat

Dans le voyage de la chambre
une lumière de drap tissée
peau du monde couvrant nos flacons de mots

Dans le nuage de tes cheveux
les enfants soufflent la suite de l'histoire
Au conteur du vent

Endormis l'un dans l'autre
Nous tombons de soleil en soleil
Jusqu'à infinir le don d'éclat

Alors, en lisière de l'année du Chat
On peut lire sur l'eau
L'empreinte rétractile de nos pas

M. S.

(sans titre)

Tu aimerais ma peau de femme
ce désir de nous fendre comme un pain
puis oublier jusqu'à la faim
tu aimerais
ce pain perdu têtue tendu à nous trouer
grand loup souffert par la longe et le jouet
beau de t'être désapé
tu aimerais nous poinçonner
nous envelopper, nous timbrer, nous coller à toi puis...
OUT
jusqu'à la substantifique douceur salée
hurler mes chuchotements
tu aimerais

M. S.

Eclabrise

Poème à l'état de trace. Voûte d'attente au manoir éteint.
Les racines de la terre m'enlacent jusqu'à lui.

Mer d'agapanthes mauves. Statue de sel gemme. Lumière laquée.
Foule d'années écrasées de silence. La sève d'hier embrase les
chandelles du haut-pays. La pluie pleure celui qui est seul. Bruit
de l'eau sur la plaie.

Je m'endors parfois dans sa vie. Ensemble on compose
le poème fossile.
Bourrasques de soleil oxydé. Orage d'émotion. Traits zébrés de nos
yeux rivières. Ensemble, on pervertit les éléments, érige la
herse d'un pays
émeraude. Ensemble, on éclabrise les miroirs pour l'ami
qui nous oublie.

M. S.

Au lavoir de Clara

Pays de neige
Cri de l'eau figée
Vol d'hiver au galop

Le visage de pierre attend

Au lavoir de Clara
Compact savon d'oubli
Bourdonnement opaque
Parfum enfant étirements souvenirs

Pensées bleues délavées des draps
Déchirement

Le visage de pierre attend

Au lavoir de Clara
Nom gravé sur l'autel mégalithe
Bord dentelle du ciel au regard tumulus
Pensées fauves brûlées sous le gel
Amies données
Abandonnées

Le visage de pierre attend

Au lavoir de Clara
Le temps pose son sac de vies
Cri doux d'herbe morte mêlée au vent
Danse en neige bleue

Le visage de pierre choisit
La lumière pour dévorer la nuit
Un loup à hurler la vie.

M. S.

David Daurat

éclipse verte au matin sans nom
rugueuse variété
prise sur moi sur toi
et l'intime glisse entre les draps

acanthé blanche à l'aube sans cri
perpétuité
âme pour amour
double unité

couronne étreinte du lointain
luxé calme
sentiment clair
et l'eau sous la fenêtre glisse entre les pierres rondes

D. D. / Longue est la nuit

Üzeyir Lokman Çaycı

Mes peines m'ont suffi

Comme des douleurs au dos
Les froids de décembre
Étaient terriblement posés
Dans mes rêves...

Paris s'est filtré
De mes poèmes,
Comme du thé bien infusé
J'ai versé
Mes sentiments
Dans l'obscurité de la nuit...

La méduse
A pris la moitié
De mes douleurs...
A Londres
Les tableaux se sont exaltés
A Francfort
La plaie de langue s'est emportée
De mes oiseaux...

Je me suis réveillé
Assoiffé
Par mes attentes...
Mes peines m'ont suffi.

Ü. L. Ç. Mantes La Ville, le 22.08.1998
Traduit par Yakup Yurt

lapageblanche

juillet/août(2002)numéro(21)

www.lapageblanche.com
contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Serge Creppy, Guillaume Vivier, Hana Kubickova, Jean-Pierre Longre, Ludovic Bablon, Santiago Molina, Marcos Winocur, Janeck Scrive Loyer, Stéphane Méliade, Hervé Chesnais, sonneur, Mireille Seassau, David Daurat, Üzeyir Lokman Çayci.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique : 15 €

- édition papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association
La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées,
à l'adresse suivante :

La Page Blanche
27 bis RN 113
33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2002 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.